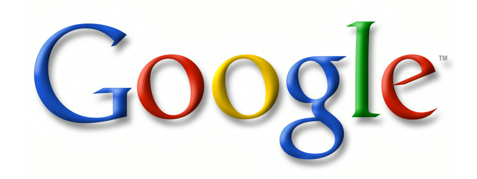
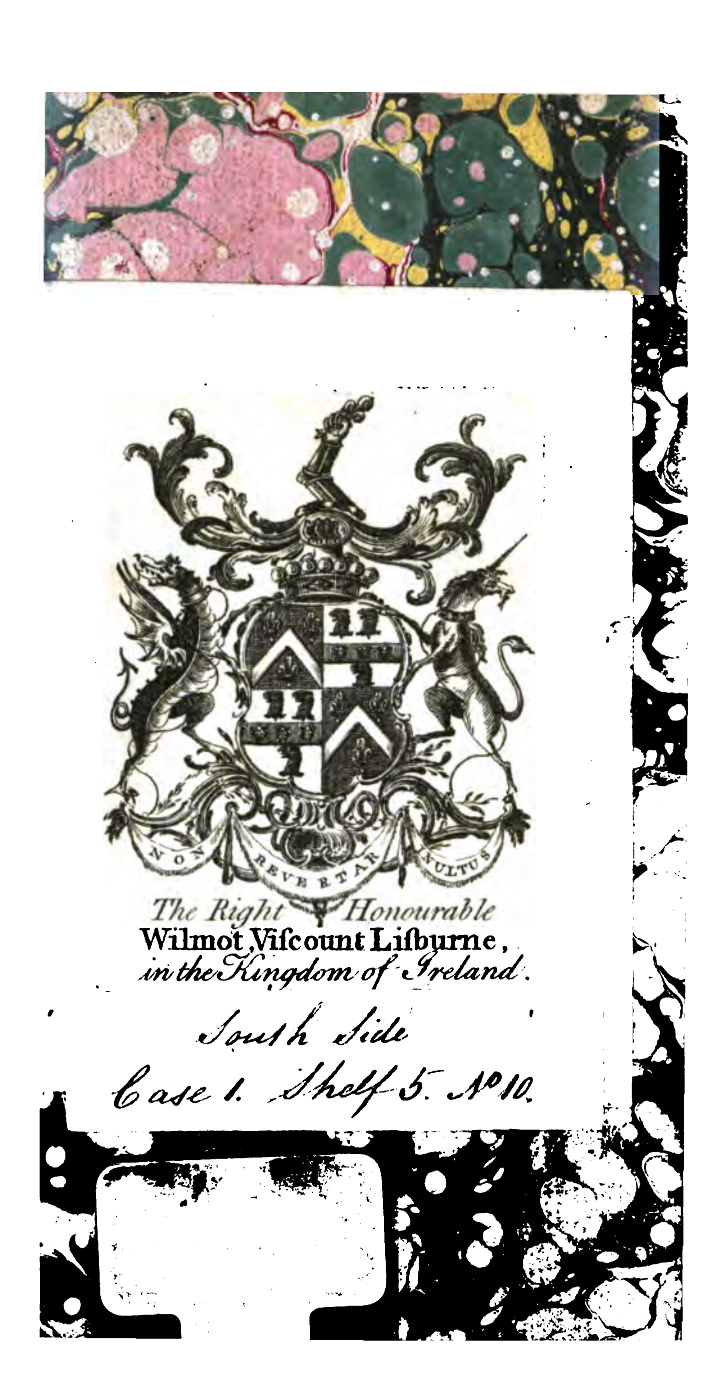
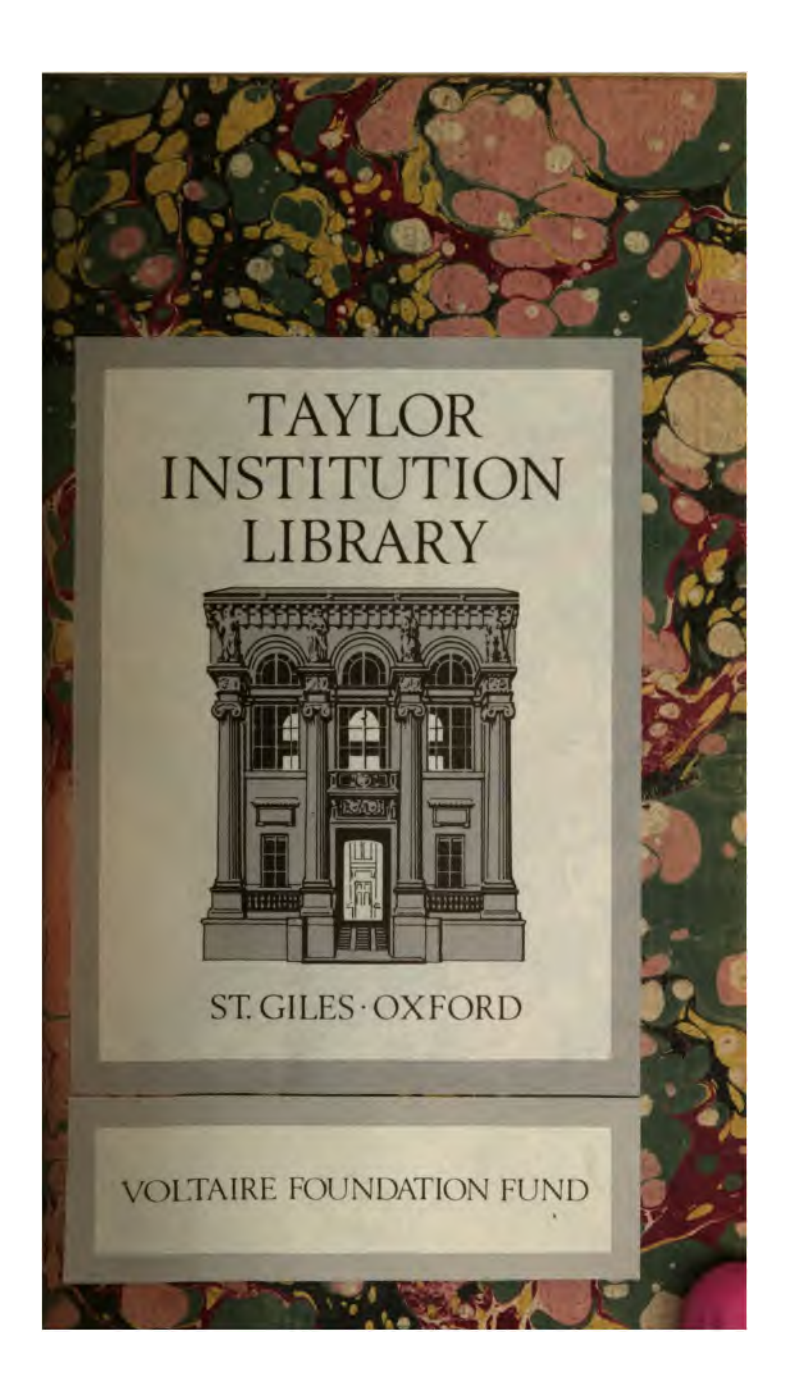





NON REVERTAR VULTUS
The Right Honourable
Wilmot, Viscount Lisburne,
in the Kingdom of Ireland.
South Side
Case 1. Shelf 5. No 10.

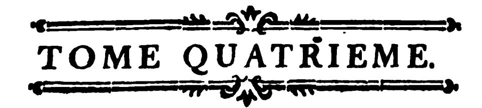


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND

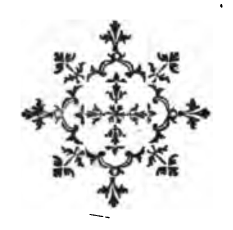
ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



ÉLOGE

DE RENÉ

DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES né en France & mort en Suède, furent rapportées, feize ans après fa mort, de Stokolm à Paris; lorfque tous les fçavans raffemblés dans un temple, rendoient à fa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant fa vie; & qu'un Orateur fe préparoit à louer devant cette affemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on penfoit alors que les Grands feuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de

donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la distinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet éloge. Puisse-t-il être digne & de celui à qui il est offert, & des sages qui vont l'entendre! Peut-être au siècle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les Philosophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces Rois détrônés qui, sur les ruines même de leur Empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie & la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoissances, & recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoissance, par intérêt même ; car si la vérité est un

bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce feroit aux pieds de la ftatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de DESCARTES; ou plutôt ce feroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui feroit capable de mefurer la carrière parcourue avant lui? Auffi fimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penfées que les penfées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ftériles, & pour ainfi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature: il y a des erreurs de grands Hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après DESCARTES, on a été plus loin que lui; mais DESCARTES a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe; mais rendons juftice à Colomb, qui le premier a foupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout dans cet ouvrage fera confa-

cré à la philoſophie & à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philoſophe vivant; mais DESCARTES eſt mort, & depuis cent quinze ans il n'eſt plus; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un ſeul homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſçais quoi de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumière nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & marcher ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant

au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, sont condamnés à être de grands Hommes.

La philosophie (1) née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perse, avoit été en naissant presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces systêmes qui expliquoient l'univers; ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaisons de masses, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, & à la cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère

original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des esclaves, elle avoit été également stérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curiosité des Princes, ou à lire dans les astres la chûte des tyrans. Dans les premiers siècles de l'Eglise, vouée aux enchantemens & aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa religion & par son gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition.

Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce Philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus respectées. On négligeoit pour lui l'univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obscurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé & créé des idées; & le reste du monde a travaillé

ſur ces penſées, comme l'artiſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiècles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiècle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'enſevelit ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement

général, il falloit un homme qui remontât l'eſpèce humaine; qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement; qui ſe reſſaisît du don de penſer; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiècles; un homme qui eût aſſez d'audace pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe pour poſer des fondemens sûrs, aſſez d'éclat pour éblouir ſon ſiècle & rompre l'enchantement des ſiècles paſſés; un homme qui étonnât par la grandeur de ſes vues; un homme en état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou découvert dans tous les ſiècles, & de réunir toutes ces forces diſperſées, pour en compoſer une ſeule force, avec laquelle il remuât pour ainſi-dire l'univers; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où perſonne ne voyoit, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul

& sans guide franchît par-dessus les précipices un intervalle immense, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce seroit sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma; mais qui peut suivre la nature dans sa marche? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'univers. Mais qui pourroit tracer la ligne? On peut du moins entrevoir ce rapport général; on peut dire que sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi chaque philosophe en s'égarant avançoit le terme. Mais

laiſſant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une eſpèce de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphère humaine (2). Vaſco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique & les religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'Aſtronomie renaît dès

le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore & le mouvement de la terre ; pas immense fait dans la nature ! Tycho-Brahé ajoute aux observations de tous les siècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Législateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit de plus grands secours. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, & forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisoient sur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus. Le

mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La Géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chûte des corps eſt meſurée; on découvre la peſanteur de l'air; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution. Déjà eſt né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reſte

à la nature que d'achever ſon ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point ſur ſon éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie, que celle qu'il ſe donne à lui-même ; elle conſiſte preſque toujours à détruire la première. DESCARTES par celle qu'il reçut, jugea ſon ſiècle. Déja il voit au-delà. Déjà il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce déſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiècles & à

toutes les nations; désir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier. Elle lui donne ensuite, pour tout le temps de sa jeunesse, une activité inquiéte (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame que rien ne remplit encore, & qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes & devient libre, le Fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'Etat; en Allemagne, le choc de la Ligue Protestante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Hostein, les contre-coups de cette guerre affreuse; en Flandre, le contraste de dix provinces opulen-

tes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté ; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie ; en Suiſſe, des loix & des mœurs, une pauvreté fière, une liberté ſans orages ; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies ; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique ; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée ; à Rome, toutes les nations raſſemblées par la religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces objets, s'élève & s'aggrandit. La religion, la politique, la liberté, la nature, la morale,

tout contribue à étendre ses idées; car l'on se trompe, si l'on croit que l'ame du Philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent; & la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain sous toutes les faces, DESCARTES se mêle dans ces jeux sanglans des Rois, où le génie s'épuise à détruire, & où des milliers d'hommes assemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainsi Socrate porta les armes dans sa jeunesse. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyse l'esprit humain. Il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme

des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, plusieurs de toutes ces causes réunies. Il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain & de la constitution de l'homme ; & celles-là sont à-peu-près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes & par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes. Toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un Philosophe ! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine ! Dès ce moment il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances : il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point encore assez de force, & il s'arrêta. Il poursuit ses observations ; il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul & immense ouvrage ; tantôt il la suit dans

ses détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organisé, les différentes classes de grandeurs & de formes, les destructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cîme des Alpes, élevé par sa situation au dessus de l'Europe entière; suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & delà s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui semblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler; ou méditant profondé-

ment à la lueur des orages (9). Ah! c'eſt dans ces momens que l'ame du Philoſophe s'étend, devient immenſe & profonde comme la nature. C'eſt alors que ſes idées s'élèvent & parcourent l'univers. Inſatiable de voir & de connoître, par-tout où il paſſe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la pourſuit de pays en pays. Dans les villes priſes d'aſſaut, ce ſont les ſçavans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague dont il s'eſt rendu maître, la capitale d'un royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il ſuit les traces de ſes penſées; il raſſemble dans les converſations, le génie d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives

des nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramasse tout ce qui peut l'instruire. Mais tant d'idées acquises dans ses voyages ne lui auroient encore servi de rien, s'il n'avoit eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au Philosophe, si inconnu au vulgaire, & peut-être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer? C'est ramener au dedans de nous notre existence répandue toute entière au dehors; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame; c'est anéantir toute l'activité des sens, pour augmenter celle de la pensée; c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit, c'est mesurer le temps, non plus par le mouvement & par l'espace, mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient tourné en habitude (10). Elles le suivoient par-

tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſyle prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ſpéculations abſtraites, le deſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes,

mes, & à n'en abuſer jamais; à dé-
compoſer l'objet de ſon étude ; à lier
es conſéquences aux principes; à re-
onter par l'analyſe; à deſcendre par
ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique
ermiſſoit ſa marche; mais le cou-
ge & l'eſprit d'indépendance bri-
ent devant lui les barrières, pour
frayer des routes. Il étoit né avec
dace qui caractériſe le génie; &
doute les événemens dont il avoit
témoin, les grands ſpectacles de
erté qu'il avoit vus en Allema-
ne, en Hollande, dans la Hongrie &
ans la Bohème, avoient contribué à
évelopper encore en lui cette fierté
d'eſprit naturelle. Il oſa donc conce-
voir l'idée de s'élever contre les ty-
rans de la raiſon. Mais avant de dé-
truire tous les préjugés qui étoient
ſur la terre, il falloit commencer par
les détruire en lui-même. Comment
y parvenir ? Comment anéantir des
formes qui ne ſont point notre ou-

vrage, & qui font le réfultat néceffaire de mille combinaifons faites fans nous? Il falloit, pour ainfi dire, détruire fon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour fecouer toutes fes opinions. Il demande compte à fes fens, de toutes les idées qu'ils ont portées dans fon ame; il examine tous les tableaux de fon imagination, & les compare avec les objets réels; il defcend dans l'intérieur de fes perceptions qu'il analyfe; il parcourt le dépôt de fa mémoire, & juge tout ce qui y eft raffemblé. Par-tout il pourfuit le préjugé, il le chaffe de retraite en retraite; fon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un défert immenfe, mais où déformais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES: voilà fes idées

anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres. Car pour changer les nations, il ne suffit point d'abattre, il faut reconstruire. Dès ce moment, DESCARTES ne pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle. Tout l'y invite ; les exhortations de ses amis, le desir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ses idées, je ne sçais quel instinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins misérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil dessein, il sentit qu'il falloit se cacher. Hommes du monde, si fiers de votre politesse & de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité; ce n'est jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de vos vains ornemens ? Sa grandeur fait sa beauté.

C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui la nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves: elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre.

La vérité eſt l'aliment d'une ame fière & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de ſociété, à renoncer à ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre-humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſéjour de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire; c'eſt un ſentiment religieux qui élève &

remplit ſon ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: O Dieu! puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'a miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. Elle a préparé

avant la naissance de DESCARTES tout ce qui devoit influer sur lui; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avoit besoin; elle a jetté dans son sein les semences qui devoient y germer; Elle a établi entre son esprit & son ame les rapports nécessaires; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles & du monde physique & du monde moral; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts; elle a mis dans sa main tous les instrumens; son travail est fini. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'histoire de ses pensées. On verra une espèce de création. Elle embrassera tout ce qui est; elle présentera une machine immense, mue avec peu de ressorts: on y trouvera le grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

montrer: voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déja toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident & simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuyera sur des axiomes, & déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'est-à-dire par les principes : mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir & à diviser, qu'à connoître; à tirer les conséquences, qu'a découvrir les principes. Celle des Scholastiques, absurdement subtile, laissoit les réalités pour s'égarer

dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caractères magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée: il a fait comme ces grands architectes, qui concevant des ouvrages nouveaux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apperçoit-il? une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries pro-

fondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des signes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets (20). Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe; c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont

les facultés ſont ſi bornées, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe? Cet être n'eſt-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet: l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation du premier être; ſi toutes les loix, qui font l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives

de la nature. Ainsi la connoissance de tous les êtres se trouve enchaînée à celle du premier. C'est elle aussi qui affermit la marche de l'esprit humain, & sert de base à l'évidence. C'est elle qui en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de sa marche, DESCARTES passe à l'analyse de son ame. Il a remarqué que, dans son doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantissoient pour lui. Sa pensée seule demeuroit; seule elle restoit immuablement attachée à son être, sans qu'il lui fût possible de l'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien n'existe autour de lui. L'ame se conçoit donc sans le corps. De-là naît la distinction de l'être pensant & de l'être matériel. Pour juger

de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature; la penſée, ſimple & indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple, appartiendroit-il à un être compoſé de parties? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au pilote qui dirige le vaiſſeau? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces

deux principes si divisés & si unis (21). C'est ainsi que DESCARTES tourne autour de son être, & examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ses sens; c'est son ame qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le Philosophe concevra sans peine. DESCARTES est plus sûr de l'existence de son ame, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'ame, qu'elle existe? Peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immense qui est entr'elle & la matière? Ici DESCARTES reprend son analyse & le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses

idées. Il trouve dans son ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de situation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matière, comme objet mathématique; mais ne lui disent rien de son existence physique & réelle. Il interroge ensuite son imagination. Elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés: sans doute l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'ame & de l'univers; ou plutôt ce sont eux qui créent l'univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphose rapide, la sensation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'ame;

mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'être suprême ; de l'autre, le penchant irréſiſtible de l'homme, à rapporter ſes ſenſations à des objets réels qui exiſtent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il ſe reſſaiſit de l'Univers phyſique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonſpection de ſa marche, s'égarant dans la métaphyſique, & créant ſon ſyſtême des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à ſon génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des ſens, à chercher dans ſon ame ou dans l'eſſence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ſes connoiſſances, pouvoit-il ſoupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des ſens pour les idées ? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle, qu'elle ne fût

occupée qu'à parcourir le monde physique, pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps ? Il étoit réſervé à Loke de nous donner ſur les idées le vrai ſyſtême de la nature, en développant un principe connu par Ariſtote & ſaiſi par Bacon, mais dont Loke n'eſt pas moins le créateur. Car un principe n'eſt créé, que lorſqu'il eſt démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'eſt que l'ame des bêtes ? Quels ſont ces êtres ſinguliers, ſi ſupérieurs aux végétaux par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel eſt ce principe qui ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la re-

ligion s'épouvante. Chaque ſyſtême eſt voiſin d'une erreur ; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences & l'enchaînement de ſes idées, vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les reſſorts ſont différens, ſelon les différentes eſpèces, & les différens buts de la création ; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la réproduction des êtres ; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiècles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de ma-

tière. Avouons-le; ce ſyſtème donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appelloit Platon. C'eſt ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de génie, qui aiment mieuxv oir tout en un inſtant dans une grande idée, que de ſe traîner ſur des détails d'obſer ations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matière, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'élancer dans l'univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCAR-

TES ; c'eſt ici qu'il a tracé une route qui ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opère ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, accélère la marche & augmente l'étendue de l'eſprit, en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes ; cette ſcience inventée par les Arabes, ou, du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François ; mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſ-

si-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille sur les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination, il diminue le nombre des signes ; il représente par des chiffres les puissances des quantités, & simplifie, pour ainsi dire, le méchanisme algébrique. Il s'élève ensuite plus haut ; il trouve sa fameuse méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adresse, où l'art, conduit par le génie, surprend la vérité, en paroissant s'éloigner d'elle ; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaison successive des signes ; règle aussi utile que simple, que la jalousie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a disputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'est

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

trie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie, une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'apperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit,

& qui font des points-d'appui néceſſaires à la foibleſſe ; ſoit que ſon deſſein fût de ſecouer l'esprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts ; ſoit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de ſon génie, & les épouvanter de toute la diſtance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans sa logique la méthode des Géomètres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algèbre ; il appliqua enſuite l'algèbre à la géométrie ; la géométrie & l'algèbre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble, à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de

la géométrie à la physique; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses; voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que présente l'histoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée vers les cieux, & delà il embrasse l'univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule & immense machine, dont les roues & les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque

corps a son centre particulier ; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il, & dans quel point de l'espace ? DESCARTES place dans le soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine ; le soleil est le point-d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que seroit-ce si on pouvoit suivre la marche excentrique des comètes ? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, & ainsi de suite dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes,

par la communication du mouvement, se balancent & se contrebalancent, agiſſent & réagissent l'une sur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la matière, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un

fluide immense & continu, qui circule entre les parties solides de l'univers; ainsi le vuide eſt proſcrit de la nature. L'idée de l'eſpace eſt néceſſairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière : car on peut dépouiller ſucceſſivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y reſtera, ſans qu'on puiſſe jamais l'en détacher. C'eſt donc l'étendue qui conſtitue la matière, & c'eſt la matière qui conſtitue l'eſpace. Mais où ſont les bornes de l'eſpace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers eſt donc illimité : il ſemble que l'ame de ce grand homme eût été trop reſſerrée par les bornes du monde; il n'oſe point les fixer. Il examine enſuite les loix du mouvement : mais qu'eſt-ce que le mouvement? C'eſt le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme

ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à connoître par quelles loix générales il ſe diſtribue, ſe conserve, ou ſe détruit; & c'eſt ce que perſonne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'eſt lui qui le premier a généraliſé tous les phénomènes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, sur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa, je le ſais. Mais, malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'auteur des loix du mouvement. Car, pendant trente ſiècles, les Philoſophes n'y avoient pas même penſé; & dès qu'il en eût donné de fauſſes, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même tems;

* Huyghens, Wallis & Wren.

c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit donnée aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matière, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini; qui ſe modifie par le mouvement; qui ſe compoſe & ſe décompoſe; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ſes parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive & lente; qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filières innombrables, & par l'aſſemblage des formes, conſtitue l'univers. C'eſt avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés

d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres & y va former des soleils; la plus massive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, & chacun en équilibre, à raison de leur masse & de leur vîtesse. C'est au Physicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce systême, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, & qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé & du nôtre, en vain les

Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice ; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce système, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avoit conçu une machine aussi grande, ni aussi vaste ; personne n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, & d'en bâtir un système général du monde ; personne n'avoit fait un usage aussi beau des loix de l'équilibre & du mouvement ; personne, d'un petit nombre de principes simples, n'avoit tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchanisme étoient si peu connues, où les observations astronomiques étoient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'univers.

D'ailleurs tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le système de la nature ; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulsion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques & réels ; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble, & sont entraînées par un fluide invisible & immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide ? Quelle est cette impulsion ? Quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent ? Comment toutes ces causes se combinent, ou se divisent-elles, pour produire les plus étonnants effets ? C'est ce que DESCARTES ne

nous apprend pas; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres: dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottemens; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde, ne ſont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir; un tel univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon cabinet, calcule la marche des ſphères, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une maniére uniforme. Que la main du Génie qui préſide à

l'univers, saisisse le géomètre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse & qui bouillonne; vois & calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable; les géomètres devoient, par préférence, embrasser le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes

connus & des découvertes nouvelles, osera reconstruire avec plus d'audace & de solidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le système du monde. Ce temps n'est pas venu pour nous. Peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance. Combien de siècles faudra-t-il encore pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, & descendent dans

la partie inférieure de leurs orbites ? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus ? Combien de mouvemens irréguliers assigner à leurs véritables causes ? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière ? Combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie, que des siècles d'observations ? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés ? Et peut-être après ces collections immenses de faits, fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens & de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'esprit

humain dans cette étude de la nature? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre-humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Australes; tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de DESCARTES, & son nom sera prononcé peut-être dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde:

veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate, & donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent; la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire & repousse, il communique sa force, & se dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible & flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa surface, & y attache tous les corps: c'est l'athmosphère; océan élastique, & qui, comme le nôtre, est sujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui, par son poids, a sur l'homme la plus grande

influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le ſoleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert ſa peſanteur. Toricelli avoit meſuré la preſſion de l'athmoſphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même baſe & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expé-

riences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne *; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux assez grands, pour que cet aveu pût l'honorer?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître sous

* Le Pui de Dôme, en Auvergne.

l'impreſſion du ſoleil qui raréfie les vapeurs de l'athmoſphère ; ſuivre entre les tropiques le cours de cet aſtre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; ſe charger de particules glacées, en traverſant des montagnes couvertes de neiges ; devenir ſecs & brûlans en parcourant la Zone torride ; obéir ſur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux ; ſe combiner par mille cauſes différentes des lieux, des météores & des ſaiſons ; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers ſur l'eſpace immenſe & libre des mers, plus inégaux ſur la terre, où leur direction eſt continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les briſent, & qui les réfléchiſſent. Il pénètre enſuite dans les atteliers ſecrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre ſe condenſer en nuage ; il analyſe l'organiſation des

neiges & des grêles; il décompose le tonnerre, & assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain & l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux suspendues dans le nuage, s'est rompu; la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence; le soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. DESCARTES en cherche la cause. Il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue. Les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (25) Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-

l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus précise & plus vraie ; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière ; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton ; mais quoique DESCARTES ne connût

pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuse répandue dans l'espace, & qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous ; quoique la fameuse observation de Rômer sur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre ; DESCARTES n'en explique pas avec moins de précision & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle suit dans son mouvement, & son action sur l'organe de l'homme. Il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, &

unit à l'existence de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainsi dire avec ses mains ; par l'autre, on touche avec ses yeux. Mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses. Ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparens ou fluides. DESCARTES suit la lumière dans sa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme, se mouvoir en ligne droite ; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, & toujours sous un angle égal à celui d'incidence ; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différens milieux, changer son cours, & se briser selon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite,

ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent sont créés; où les astres qui existent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre est contenu l'univers? Quelles loix président à ce méchanisme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyse & dessine toutes ces parties; & celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives; &

cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre ; & ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a besoin. Par le jeu rapide & simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets ; & les houppes nerveuses transmettent par leur ébranlement leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts : il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée ; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double ; il faut la simplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure & de grandeur ; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'assure d'abord de la distance, par le

toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui; une machine plus étonnante, compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les règles de l'équilibre, & du mouvement des liqueurs; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inégalités & à la preſſion de l'atmoſphère; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui

l'environne ; machine ſur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, & qui réagit ſur eux ; qui, comme la plante, ſe nourrit, ſe développe & ſe reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progreſſif ; machine organiſée, méchanique vivante, mais dont tous les reſſorts ſont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration ſimple à la fois & magnifique, où ſont raſſemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie des proportions : c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Après avoir parcouru l'univers & toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhenſible que le premier ? Ce n'eſt

point dans les auteurs qui ont écrit ; qu'il va puiser ses connoissances, c'est dans la nature. C'est elle qui fait la raison d'un grand homme, & non point ce qu'on a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres : les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à disséquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Aristote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Erasistrate, rassemblée en corps par Galien, suspendue & presque anéantie pendant près de onze siècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Vésale. Depuis cent ans elle faisoit des progrès en Europe, mais les faisoit avec lenteur, comme toutes les connoissances humaines qui sont filles du temps. DESCARTES eut aussi la gloire d'être un des premiers anatomistes de son siècle : mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoissances & les ordonner entr'el-

les, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route; elle marche; il revient enſuite ſur elle; il généraliſe d'un coup-d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées; des maſſes de lumière à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (29). Il le compoſa après quinze ans d'ob-

ſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entiérement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'éxécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation ſervent à la diſſolution & à l'analyſe des nourritures. Ces parties décompoſées paſſent par différens canaux, ſe raſſemblent dans des réſervoirs, s'épurent dans leur cours, ſe transforment en ſang, augmentent & développent la maſſe ſolide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le ſang, comme un

torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, & ramené par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'est delà qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs qui s'épanouissent & se développent aux extrémités, & vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les esprits & les sels qui se détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties grossières des corps solides.

ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau : là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées, & inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſouffles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe raccourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvemens. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achèvent de ſe former &

se volatilisent dans le laboratoire, que les autres, au premier signal, s'élancent rapidement, une foule innombrable dispersée déja dans la machine, circule dans tous les mèmbres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la souplesse. Prenez maintenant une ame, & mettez-la dans cette machine; aussi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations; c'est delà que part le principe des mouvemens; c'est là qu'elle est avertie par des messagers rapides, de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire; c'est delà qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres & les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient pour ainsi dire le résultat de tous les

ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent ; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné ; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue ; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particuliere dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits ; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes : elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare ; dans d'autres elle eſt paſſive : ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile &

funeste. Le Philosophe errant aux pieds du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordelières, entraîné par le desir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en mesure de l'œil la profondeur; il en observe les effets; assis sur un rocher, il calcule à loisir & médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi DESCARTES observe & analyse les passions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui seul a tenté d'en expliquer le physique. Lui seul a fait voir jusqu'où les loix du méchanisme influent sur elles, & où ce méchanisme s'arrête. Il a marqué dans chaque passion primitive le degré de mouvement & d'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes intérieurs. Il les suit au dehors; il rend compte

de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits ſe dérange; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent; quand le mouvement ſe rallentit ou ſe précipite; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par ſecouſſes du ſein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la ſenſibilité, ou ces marques terribles du déſeſpoir impuiſſant; quand l'excès du ſentiment affoiblit par degrés, ou conſume en un moment les forces de la vie. Ainſi les paſſions influent ſur l'organiſation, & l'organiſation influe ſur elles: mais elles n'en ſont pas moins aſſujetties à l'empire de l'ame. C'eſt l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impreſſion des objets. L'ame les

gouverne & les dompte par l'exercice de sa volonté, en réprimant à son gré les mouvemens physiques, en donnant un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée, plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas; il faut qu'elle soit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports qu'il saura quand il doit étendre son existence hors de lui par le sentiment, & quand il doit la resserrer. Ainsi la morale est liée à une foule de connoissances qui l'agrandissent & la perfectionnent: ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'étoit là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaste avoit construit un système de science universelle, dont toutes les parties se tenoient, & qui toutes se rapportoient

à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, & qui passoient par tous les points de la nature. DESCARTES sentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir seul ; mais pressé par le temps, il se hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que la postérité acheveroit le reste. Il invitoit les hommes de toutes les nations & de tous les siècles à s'unir ensemble ; & pour rassembler tant de forces dispersées, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux & les temps, il conçut l'idée d'une langue universelle qui établiroit des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet que plusieurs philosophes célèbres ont renouvellé, qui sans doute a donné à Léibnitz l'idée

d'un alphabet des pensées humaines; & qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre DESCARTES dans tous ses ouvrages; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire; j'en ai développé quelques-unes; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie & d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconstruire; on l'a vu jetter des fondemens profonds; s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître; descendre dans son ame pour s'élever à Dieu; de Dieu redescendre à tous les êtres créés; attacher à cette cause tous les principes de ses connoissances; simplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'est la marche du génie, comme de la nature; appliquer ensuite ces principes à la

théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organisation des corps brutes, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ses travaux; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration

& le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la surface des connoissances humaines ; il jugea les siècles passés, & alla au devant des siècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, & laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence : mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux ; & ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner & accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire

de ce grand homme; mais je remarque feulement tous les fecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pefanteur; Képler, les loix des aftres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaifon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les caufes; DESCARTES, fa méthode pour le raifonnement, fon analyfe pour la géométrie, une foule innombrable de connoiffances pour la phyfique, & plus que tout cela peut-être, la deftruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raffembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les fiennes propres qui étoient immenfes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie auffi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche DES-

CARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immensité du génie de Léibnitz, mais bien plus de consistance & de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances, comme dans ses talens, quoique moins sage & moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue, ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que

Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits & sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'est là sa grandeur. Il n'est plus, mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel ; il se répand de nation en nation, & de siècle en siècle. Il respire à Paris, à Londres, à Berlin, à Léipsik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg ; il pénétrera un jour jusques dans ces climats où le genre-humain est encore ignorant & avili ; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les sciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raison ; comment l'être qui pense avoit renoncé au droit de penser. Il en

est des esprits, comme de la nature physique : l'engourdissement en est la mort; il faut de l'agitation & des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que si tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulsion à cette masse immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit paroître tout-à-coup cette philosophie si hardie & si nouvelle ! Peignez-vous des esclaves qui marchent courbés sous le poids de leurs fers : si tout-à-coup un d'entre eux brise sa chaîne, & fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, & des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel est le mouvement qui se fit dans les esprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connoissances que DESCARTES y avoit jettée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées,

& par un si grand exemple, chacun s'interroge & juge ses pensées. Chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existoit il y a quinze siècles; elle est dans l'ame de chacun; elle est dans l'évidence & dans la clarté des idées. La pensée esclave depuis deux mille ans, se relève avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les suit. On consulte la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent sur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ses erreurs. Tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus simples. L'algèbre portée si loin par DESCARTES, est perfectionnée par Halley; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'in-

fini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immenſe: l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux

connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la lune sont calculées. On découvre l'anneau & les satellites de Saturne. On fait des Satellites de Jupiter l'usage le plus important pour la navigation. Les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent; & la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit sa marche

par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route ; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle & à la

là l'ouvrage de DESCARTES. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammarien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Montesquieu. Telle est la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre-humain a eu tant d'obligations, & à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant ? Quelles statues lui furent élevées dans sa patrie ? Quels hommages a-t-il reçu des nations ?..... Que parlons-nous d'hommages, & de statues, & d'hon-

neurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & des persécutions, & de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au dessus de son siècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoissoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissemens plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, & les poignards qui

l'assassinèrent (35), les buchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avoient été errans & proscrits sur la terre, sans asyle & sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, n'est point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'univers, & cherche à s'y répandre. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il se dévoua donc; (36) & graces aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand; qui, aux vues étroites

de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme; insultent à ce qu'ils ne comprennent pas; couvrent leur foiblesse par leur audace, & leur bassesse par leur orgueil; intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu & l'outragent; n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des loix qu'à assassiner; ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes; espèces de monstres nés pour persécuter & pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain & des passions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce persécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord sourdement & en silence, semant dans les esprits des idées & des

soupçons vagues d'athéisme ; nourrissant ces soupçons par des libelles & des noirceurs anonymes ; suivant de l'œil & sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale ; au moment d'éclater, briguant la première place de son Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine ; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magistrats, & les fureurs sacrées des Ministres ; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les autels, & finiroit par bouleverser l'Etat ; invoquant à grands cris la Religion & les loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, & sur le point d'être traîné comme un vil criminel ; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence, & sans qu'il en en pût être averti ; comment son affreux persécuteur, s'il

ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire profcrire de la Hollande, vouloit faire confumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéifme eft combattu; comment il avoit déja tranfigé avec le Bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps, de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il fe préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétriffant, afin que chaffé des fept provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il fe trouvât dévancé par fa honte. Mais c'eft à l'hiftoire à entrer dans ces détails; c'eft à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'eft à elle à flétrir ces Magiftrats qui,

dupes d'un scélérat, servoient d'instrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuste, de forger des chaînes, & de dresser des échafauds; mais il ne depend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu; regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois sa famille le traiter avec mépris. Je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler

avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaissé jusqu'à se faire philosophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugés! O ridicule fierté des places & du rang! Il importe de conserver ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, sourioient dédaigneusement, & disoient avec hauteur : c'est un homme qui écrit. Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été ? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, & qui est sous la garde de la justice & de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DES-

CARTES persécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs & ses disciples, la fameuse Princesse Palatine, Princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de mensonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Elisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs & ses foiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit destiné à DESCARTES un autre disciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Gustave Adolphe, c'étoit la fameuse Christine (41). Elle

étoit née avec une de ces ames encore plus singulières que grandes, qui semblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES, & Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES: je suis Reine, & tu es philosophe. Faisons un traité ensemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon palais seront tes remparts. C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été se fixer auprès d'un trône? Qu'est-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble; ils ne sont pas même faits pour se rappro-

comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ses amis de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande & si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconoissance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence: peut-être faudroit-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvoient se séparer. Ainsi pensoit DESCARTES (42). Avec ses sentimens, son génie & sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm,

comme

comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entre elle & lui un tombeau (43). Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres?

Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de résister à cette impulsion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est éternelle, & le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais dans le même temps il y a des ames avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent & pensent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, sont vos amis. Songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres ames

qui vous entendront de même, & que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée. Vivez pour tous les pays & pour tous les siècles. Etendez votre vie sur celle du genre-humain. Portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu & votre ame? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous seriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel & durable, pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance;

& qui dit à chacun de vous: essuie tes larmes; je viens te rendre justice, & finir tes maux. C'est moi qui fais la vie des grands hommes. C'est moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'est moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris. C'est moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir. C'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, & qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame est immortelle, & que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire & pour éclairer les hommes.

NOTES
SUR L'ELOGE
DE DESCARTES.

PAGE 7. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées & étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il

tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui : ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, & sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir & observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde & l'Ethiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares, & les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature, qui cherchoient la philosophie dans les forêts & sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des observations astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent par les phases de la lune, le principe de sa lumière. On partage le temps, & on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde & la Perse deviennent aussi le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards

autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort est suivi d'une chûte.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit, avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle & infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit l'Etre suprême : les corps célestes & les génies étoient la seconde émanation de cette essence: enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes & d'effets. La terre ensevelie sous les eaux, masse informe & bourbeuse, pénétrée par le soleil, & agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, & produit des masses organiques. Mais la terre s'épuise & se consume. Elle éprouve des révolu-

tions & des embrâſemens. Tout ſe déboite & redevient cahos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les temples ſous la garde des Dieux.

Bientôt, par des voyages ſavans, elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux : il avoit perfectionné la géométrie ; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps.

La ſecte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon maître. L'univers eſt l'infini ; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer ; & chaque être eſt entraîné par le

mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre sont tour à tour admis comme souverains de la nature, & quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore la philosophie entrevoit une intelligence suprême. Plus de hasard ni de fatalité aveugle. La matière est partagée par Dieu même, en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & semblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties similaires, mais divisées, tendent à se rejoindre pour former les différens êtres dont elles sont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'occident les lumières de l'Inde & de la Perse. Il enseigne le vrai systême de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le soleil est immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes sont autant de soleils dispersés dans l'espace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préside au cours des astres, & les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique : & l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, & les mystères les plus profonds de la nature.

L'esprit humain prend une nouvelle route à la

ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui déſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution : eſprit ſupérieur à ſon ſiècle, comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philoſophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit conſentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le ſuivre dans ſa métaphyſique ſublime, élevé au deſſus des ſens & de la matière, deſſinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, ſon idée incréée, plan & modèle de tout ce qui exiſte & qui exiſtera à jamais. Le monde ſenſible n'eſt que cette idée éternelle & manifeſtée au dehors. L'être intellectuel eſt inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une ſtabilité d'eſſence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, ſe détruit & ſe reproduit ſans ceſſe. De ce mouvement continuel & rapide naiſſent ſans ceſſe de

nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces

parties élémentaires passives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchanisme, & les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel & passif, tend sans cesse au mouvement : elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La Nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle ; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes, & se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent & se détruisent tour-à-tour. Delà les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes ; elles se subdivisent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu

de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la première eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles ſe combattoient. Delà les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénère; ſon gouvernement ſe corrompt; ſes révolutions amènent l'eſclavage. La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'hiſtoire des philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des orateurs & des conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les philoſophes honorés, avilis, bannis

obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiècles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths ſur l'occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître.

La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumières ſe répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſtères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptième ſiècle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes.

On voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les obſervations aſtronomiques

faites en Grèce, dans Alexandrie; & du temps des Arabes; car pour l'astronomie, il suffit de bien voir & de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Appollonius, Archimède, Pappus & Diophante. En méchanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles. Enfin sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & sur-tout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à-peu-près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 13. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en apper-

çoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième & le dix-septième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenants & actifs, qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vasco de Gama en 1497. Conquête du Méxique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les terres australes en 1519. Voyage autour du monde par Drák en 1577. Etablissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai systême du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme Danois, dépensa plus de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague en 1601. Képler, astronome Allemand, auteur des fameuses loix sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandois, en

1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626. On sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 15. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à La Haye en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles,

car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidèles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe; profession qui n'est mise au dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 16. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible; & les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère

presque en naissant, il fut très redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le philosophe. Il demandoit les causes & les effets de tout, & savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au collège de la Flèche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de son ame qui se déploya. Il cultiva la poésie avec transport. Il créoit des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, & peu de temps avant sa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'histoire, & passoit les jours &

les nuits à lire ; mais cette paſſion ne devoit pas durer long-temps. On a une prémière avidité qu'on ſe hâte de ſatisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Flèche en *1610*, lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la chapelle des Jéſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au devant de ce triſte dépôt. Il étudioit alors en philoſophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent ſon génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ſes maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux ; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe.* Leur métaphyſique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur phyſique, par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques ſeules le ſatisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme

qui avoit besoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collège, sa fameuse *analyse*. Ce seroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes étoit déja assez avancé pour voir qu'il ne savoit rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommoit savans, il apprit à mépriser ce nom. Delà au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres & l'étude; & celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à-peu-près tout ce que nous savons des premieres années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'esprit humain, après cinq ou six mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducatiou des hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les ames, qui auroit son utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes; & peut-être à la fin

pourroit-on former un systême complet qui auroit ses règles générales & particulières, selon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la foiblesse des organes, la trempe des caractères & des esprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil systême, qu'on l'est du systême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

Page 17. (5) Il étoit impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614 il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse; mais son génie le ramena bientôt. Tout-à-coup il rompt avec ses amis & ses connoissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du faubourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, & y passe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu presqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait, du caractère de Descartes,

Descartes, & de la passion que lui inspiroit l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

Idem. (6) Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, & à s'instruire en Egypte. Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savans. Pythagore étudia sous Phérécide & sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse & les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ses voyages des connoissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? Les idées acquises par une réflexion froide & lente, au

fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives & aussi fortes, que celles qui naîtroient du spectacle du monde ? L'homme qui lit, croit sur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, & peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir & de saisir les grands résultats ; & la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir & à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie : on ne la connoît donc point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Descartes. Il n'avoit, disoit-il, d'autre livre que le monde. Il seroit à souhaiter que tous les philosophes & les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe seroit parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, feroit des progrès immenses ;

l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, seroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteroient de connoissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour le gouvernement & la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur ? Mais sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudroit, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissans pussent être philosophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conspirassent à une entreprise utile, & qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Page 18. (7) Descartes avoit vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainsi dire, & arraché à la mer, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut aussi témoin des querelles sanglantes des Gomaristes & des Arminiens. On sait comment

l'ambition du Prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, & mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres; & faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohème. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mékelbourg, & delà dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe,

d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille, & sa petite taille n'en imposoit pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se lève tout-à-coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tient les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Elisabeth sa fille, que sa liaison

avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mère, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de cordelier. Ces bisarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Vateline; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire; parce qu'elle se trouve établie; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces

peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières des différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans; & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Danemark. L'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 19. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, & mérita de balancer la réputation de Farnèse; delà en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, & trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoi, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dé-

goûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siège de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte Angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états : & malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son ame ; mais dans la suite un coup-d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables ; & ne savoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, & plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre ; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 22. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cîme des Alpes. Il est peu

d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse & sauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées; & le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système sur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre, qui sur mer, au milieu d'une tempête, tenoit son crayon, & s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 23. (10) Dès son enfance, Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cause de la foiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études; & il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces, où les sens sont calmes, où l'ombre & le demi-jour favorisent la rêverie, & où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plûpart de ses découvertes, & arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver

sur les frontières de Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête fatiguée sans doute par la solitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel; & il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foiblesses ne doivent pas étonner même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abîme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Page 24. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans son enfance il les étudia avec transport, & en particulier l'algèbre, & l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu

qu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, & qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collège de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier François en habit uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Suabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, & il traitoit Descartes assez lestement,

comme un jeune officier aimable, & qui ne paroissoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, & ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adressoit dans sa retraite : car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens Sages & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente,

usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouilli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 26. (11) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les Inventeurs eussent fait de même; mais la plûpart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de

il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que très-rude, & qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il seroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire; & ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appelloit la confrairie des Rose-Croix. Un de ses principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fon-

dateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vû sur la terre des sages & des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, & après sa mort. Son histoire ne ressemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; & Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit, car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins,

résolut désormais de se passer des livres & des savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, & s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques & la physique; les unes lui paroissoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occasion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette science; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Venise, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux & reflux d'idées contraires, entraîné par son génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, & de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révo-

lution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 28. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne connoît d'autre aſſujettiſſement que celui des loix ; qui pratique tous les devoirs de citoyen & de ſujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne ; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes ne ſera pas long-temps ſoumis aux loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame.

On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 29. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être Intendant de l'armée; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſſît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la charge de Lieutenant Général de Châtellerault; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon père qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes : il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps

resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Idem. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande ; il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid & du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins. Mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, & le desir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis. Il eût été

distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être assujetti que lorsqu'on ne peut faire mieux: au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre parfaitement inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de son commerce, tandis que lui s'occuperoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très souvent de séjour, fuyant sa réputation par-tout où elle le poursuivoit, & se dérobant aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes; mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, & le plus souvent les maisons solitaires tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espèce de chaumière où logeoit le Czar

Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande. C'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point » étonné, lui dit-il, qu'une ame grande & forte, » telle que la vôtre, ne puisse se plier aux » usages serviles de la cour. J'ose donc vous » conseiller de venir à Amsterdam, & de vous » y retirer, plûtôt que dans des chartreuses, » ou même dans les lieux les plus agréables » de France ou d'Italie. Je préfère même son » séjour à cette solitude charmante où vous » étiez l'année dernière. Quelque agréable que » soit une maison de campagne, on y manque » de mille choses qu'on ne trouve que dans » les villes. On n'y est pas même aussi seul » qu'on le voudroit. Peut-être y trouverez-vous » un ruisseau dont le murmure vous fera rêver » délicieusement, ou un vallon solitaire qui » vous jettera dans l'enchantement; mais aussi » vous aurez à vous défendre d'une quantité » de petits voisins qui vous assiégeront sans » cesse. Ici, comme tout le monde, excepté

» moi, est occupé au commerce, il ne tient
» qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde.
» Je me promène tous les jours à travers un
» peuple immense, presque aussi tranquille-
» ment que vous pouvez le faire dans vos
» allées. Les hommes que je rencontre me
» font la même impression, que si je voyois les
» arbres de vos forêts, ou les troupeaux de
» vos campagnes. Le bruit même de tous ces
» commerçans ne me distrait pas plus, que si
» j'entendois le bruit d'un ruisseau. Si je m'a-
» muse quelquefois à considérer leurs mouve-
» mens, j'éprouve le même plaisir que vous
» à considérer ceux qui cultivent vos terres;
» car je vois que le but de tous ces travaux
» est d'embellir le lieu que j'habite, & de pré-
» venir tous mes besoins. Si vous avez du
» plaisir à voir les fruits croître dans vos ver-
» gers, & vous promettre l'abondance, pen-
» sez-vous que j'en aye moins à voir tous les
» vaisseaux qui abordent sur mes côtes, m'ap-
» porter les productions de l'Europe & des
» Indes? Dans quel lieu de l'univers trouve-
» rez-vous plus aisément qu'ici, tout ce qui
» peut ou intéresser la vanité, ou flater le
» goût? Y a-t-il un pays dans le monde où l'on
» soit plus libre, où le sommeil soit plus tran-
» quille, où il y ait moins de dangers à craindre:

» où

» où les loix veillent mieux sur le crime, où
» les empoisonnemens, les trahisons, les ca-
» lomnies soient moins connues, où il reste
» enfin plus de traces de l'heureuse & tran-
» quille innocence de nos pères? Je ne sçais
» pourquoi vous êtes si amoureux de votre
» ciel d'Italie? La peste se mêle avec l'air
» qu'on y respire; la chaleur du jour y est in-
» supportable; les fraîcheurs du soir y sont
» mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des
» larcins & des meurtres. Que si vous craignez
» les hivers du Nord, comment à Rome,
» même avec des bosquets, des fontaines &
» des grottes, vous garantirez-vous aussi bien
» de la chaleur, que vous pourrez ici avec un
» bon poële ou une cheminée, vous garantir
» du froid? Je vous attends avec une petite
» provision d'idées philosophiques qui vous fe-
» ront peut-être quelque plaisir; & soit que vous
» veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en se-
» rai pas moins votre tendre & fidèle ami ».
Cette lettre est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'es-

prit & d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle par-tout dans ses ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel-esprit de son temps.

Page 32. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes, à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné; & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Idem. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ses essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est

l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses principes, & dans la première de ses méditations métaphysiques. Il falloit qu'il sentît bien vivement l'importance & la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences : Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 33. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses ouvrages & dans ses lettres, qu'il distinguoit le philosophe du chrétien ; & que s'il parloit avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, & de

ſa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident.*

Page 34. (19). Les régles de l'analyſe logique, qu'on peut regarder comme la ſeconde partie de ſa méthode, ſont indiquées dans pluſieurs de ſes ouvrages, & raſſemblées en partie dans un manuſcrit qui n'a été imprimé qu'après ſa mort. L'ouvrage eſt intitulé, *Régles pour conduire notre eſprit dans la recherche de la vérité.* En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre eſprit, & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous; mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez long-temps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez

ainsi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaye peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des sens, pour comparer ce qui est déja connu avec ce qui ne l'est pas, & découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances, en propositions simples & en questions. Les questions sont de deux sortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre; ou la connoissance qu'on en a, est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai, comment il portoit l'esprit de systême & d'analyse dans toutes ses recherches, & avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi-dire, tout le méchanisme du raisonnement.

Page 36. (20) Les méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1641. C'étoit de tous ses ouvrages, celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi ; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques, d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise sur-tout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres ; & qu'il est le premier où la distinction de l'esprit & de la matière soit parfaitement développée : car avant Descartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public, que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit depuis trois ans pour ses essais de philosophie, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire, & m'instruire en silence ? Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'ame. Mais avant de le ris-

quer, il le communiqua à tous les hommes les plus ſavans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections, avec les réponſes, à la ſuite des méditations ; & pour leur donner encore plus de poids, le philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbone. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, diſoit-il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe, quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, diſcuté par des ſavans, dédié à la Sorbone, & où le génie s'épuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 39. (21) On a été étonné que, dans ſes méditations métaphyſiques, Deſcartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce ſilence pour l'accuſer de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ſes lettres, qu'ayant établi clairement

dans cet ouvrage la distinction de l'ame & de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction ; que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si consolant & si doux! Peut-on croire à un premier Etre, juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu : Etre juste & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter

cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 51. (22) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, son traité des météores & sa dioptrique. Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si fort au dessus de son siècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde & entiérement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état

de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il seroit peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité. C'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette géométrie si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimoit ses météores; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 52. (23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, & contient les principes des connoissances humaines. La seconde est sa physique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace & du mouvement. La troisième est l'explication particulière du systême du monde & de l'arrangement des corps céles-

tes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'ayent influé sur les vérités nouvelles ; & dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 69. (24). Traité des météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique. Mais quelquefois aussi les hommes font grace à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il

pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 72. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son évêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plûpart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 80. (26) Traité de la dioptrique, im-

primé aussi en 1637, à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est, que par-tout il y est observateur, & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de systême qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la physique.

Idem. (27) Traité de musique, composé par Descartes en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort; & qu'on a justement appellé le Descartes de la musique.

Page 81. (28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fa-

meux Huyghens. C'étoit un préſent que le génie offroit à l'amitié. Il eſpéroit dans la ſuite refondre cet ouvrage, & lui donner une juſte étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après ſa mort, par cette curioſité naturelle qu'on a de raſſembler tout ce qui eſt ſorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 85. (29). Tout le monde connoît Deſcartes comme métaphyſicien, comme phyſicien & comme géomètre: mais peu de gens ſavent qu'il fut encore un très-grand anatomiſte. Comme le but général de ſes travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philoſophie vaine & ſpéculative qui juſqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philoſophie pratique, où chaque connoiſſance ſe réalisât par un effet, & qui ſe rapportât toute entière au bonheur du genre-humain. Les deux branches de cette philoſophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la ſanté de l'homme, diminuer ſes maux, étendre ſon exiſtence, & peut-être affoiblir l'impreſſion de la vieilleſſe: par l'autre, faciliter ſes travaux, multiplier ſes forces, & le mettre en état d'embellir ſon ſéjour. Deſcartes étoit ſur-tout épouvanté du paſſage rapide & preſque inſtantané de l'homme ſur la terre. Il crut qu'il

ne seroit peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, & il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; & les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de saisir & d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, & l'homme ; entre toutes les productions de la terre, & l'homme ; entre toutes les influences du soleil & des astres, & l'homme ; entre l'homme enfin, & tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la foiblesse de l'esprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la Médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile & dangereux, il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien, en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine, c'est-à-dire la physique appliquée au corps humain, fût la

grande étude de tous les philosophes. Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes & les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, & l'on assujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1619 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout & expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laissant toujours les livres & regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie & aussi neuve. La manière dont il y explique tout le méchanisme & tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* & *des formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne sont que le résultat des mou-

vemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 91. (30) Descartes composa son traité des passions en 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si la physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guères les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit, presque à chaque pas, l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre ; & on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 96. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, & comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de ces

amas d'erreurs qui composoit, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plûpart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence: car puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opéra-

tions, aille toujours du plus ſimple au plus composé, il eſt très-important de ſavoir quelles ſont ces idées ſimples par où il faut commencer. La vraie métaphyſique nous apprend que les idées ſimples ſont les premières qui réſultent des ſens & de la réflexion. Deſcartes, au contraire, devoit croire d'après ſon ſyſtème, que c'étoient des notions abſtraites, c'eſt-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les cauſes, au lieu de commencer par les effets. Auſſi telle a été ſa marche. Il commença la chaîne de ſa philoſophie par la première cauſe, qui eſt Dieu. De ce ſommet élevé, il crut embraſſer toutes les cauſes générales; & liant toujours ſes idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir, de quelques principes, déduire toutes les vérités poſſibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaiſir oiſif de la méditation entraîna ce grand homme; & laiſſant à d'autres le travail obſcur & lent des obſervations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand: mais malheureuſement la vérité n'eſt pour l'homme que le réſultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il eſt aiſé de voir comment de conſéquence en conſéquence, Deſcartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les

grands principes de la nature sont, & seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier ensuite toutes les parties du système de l'univers, sans qu'il y ait jamais de vuide? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture? Dès-lors l'esprit de système prenoit la place de la vérité. Enfin, suivant cette marche, il falloit commencer par définir, pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote & Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées; l'un, celle des connoissances acquises par les sens; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon; & c'est aujourd'hui celle que l'on suit dans toute l'Europe.

Page 107. (52) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son systême de l'attraction en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça, dans toute l'étendue du globe,

une ligne où commence la déclinaiſon de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Léipſick en 1646, homme d'une érudition immenſe, qui eut tous les goûts & toutes les eſpèces de génie. Il publia en 1684 ſes règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui diſputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'eſprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz eſt aſſez connu; voici un trait de ſon eſprit. Il alloit un jour, par mer, de Veniſe à une ville voiſine; c'étoit dans une petite barque où il ſe trouvoit ſeul & ſans ſuite. Il s'éleva une furieuſe tempête. Le pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cauſe de ce malheur. En conſéquence il propoſa à ſes camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureuſement les entendit, tira auſſi-tôt de ſa poche un chapelet, & le tourna entre ſes mains d'un air dévot. C'eſt ce qui le ſauva. On a vu comment Deſcartes ſe tira d'affaire dans une circonſtance à peu près ſemblable. L'un dut la vie à ſon chapelet, & l'autre à ſon courage. Léibnitz eſt mort en 1716.

Huyghens, dont il eſt ſouvent parlé dans

cet ouvrage, grand astronome & grand géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Descartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, & fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey célèbre médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, & en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de 80 ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre professeur de philosophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Léeuwenhoek, fameux obſervateur, paſſa plus de ſoixante ans à faire des microſcopes & à s'en ſervir. Il a fait pluſieurs obſervations microſcopiques ſur le nerf optique, ſur le ſang, ſur la ſéve des plantes, ſur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'eſt la découverte des animaux ſpermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte eſt l'an 1677. Hartſoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui diſputa, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près ſemblable à celui de Léibnitz & de Newton ſur un objet très-différent.

Ruyſch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiſte, médecin & naturaliſte. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainſi, c'eſt être ſoi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut longtemps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit compoſé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés dont les membres avoient

avoient toute leur mollesse, & qui conservoient un teint fleuri, sans desséchement & sans rides. Les momies de M. Ruisch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoit des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, & des coquillages très-rarés, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à son premier voyage en Hollande en 1698, fut transporté de ce spectacle. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Pétersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruisch, qu'un de ses confrères appelloit modestement *le plus misérable des anatomistes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, & mourut à Amsterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célebre anatomiste Italien, & professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, & un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hasard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles I. Il fut élevé

dans l'université d'Oxford, & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie, furent ceux de Descartes. Sa Méthode sur-tout fit une forte impression sur lui; & il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui; mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait commis du commerce & des colonies Angloises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 108. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts & toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement,

des Etats. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de philosophie des plus intéressantes; & peut-être, dans toute l'Europe, est-elle moins avancée que n'étoit la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser. Il y a d'anciens systêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes, & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages & des loix, comme il fit la revue des systêmes, & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, & qui voudroit rendre les hommes heureux: mais seroit-il permis de se flatter du succès? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force

étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Page 109. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déjà quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers. Alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard ; & la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 110. (35) L'histoire de Socrate est trop connue, & il est inutile d'en parler. Tout le monde sait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême, qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conséquence, il fut chargé de fers & traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où

fatigué des persécutions & des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième siècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiste & géomètre. Il est vrai que par la suite il devint pape sous le nom de Silvestre II. Roger Bacon, Anglois & moine, homme encore plus supérieur à son siècle, & qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François I, parce qu'il combattoit Aristote, & invitoit tous les savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta; on le flétrit; on brûla ses livres; on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il seroit très-aisé de grossir cette

fifte: mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Idem. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même sentiment; & au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre-humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste Descartes ne fut jamais plus philosophe, que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre-humain. L'enthousiasme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leur garde. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples. Mais il s'en falloit bien que ses dif-

ciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 111. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, & ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut 87 ans; tandis que Descartes mourut à 54. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & professeur de médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nou-

veautés dangereuses. En 1641, Voétius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrièmes thèses publiques contre Descartes. En 1642, décret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le philosophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'étoit un de ces méchants subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéïsme* & à la *phrénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déjà écrit une petite lettre sur Voétius : & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuse & attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposoit trois choses

pour rendre heureux. Il sollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Ministre, une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les Historiens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable & digne de son mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arrive à Paris. Il se présente à la cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'apperçus,
» dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit
» m'avoir en France, à peu près comme les
» grands seigneurs veulent avoir dans leur
» ménagerie un éléphant, ou un lion, ou quel-
» ques animaux rares. Ce que je pus penser
» de mieux sur leur compte, ce fut de les re-
» garder comme les gens qui auroient été bien

» aise de m'avoir à dîner chez eux ; mais en
» arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre,
» & leur marmite renversée ». Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa nation.

Page 115. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, & sentît l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son père l'aimoit tendrement ; il l'appelloit toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes, ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger,

loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le desir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction ; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans ; & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille ; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider. En conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 116. (40) Elisabeth de Bohème, Princesse Palatine, fille de ce fameux Electeur Pa-

latin qui disputa à Ferdinand II. les royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut son amie : car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie & de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses Principes. Il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances, dans un âge où la plûpart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. Comment, dit-il, la

la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité; oserois-je la trahir? Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princesse fut malheureuse. Descartes la consoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & presque sans asyle, Elisabeth se retira enfin dans une Abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, & mourut en 1680.

Idem. (41) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle, qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'eussent de l'étendue & de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le senti-

ment, la plûpart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureusement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivoit dans ce siècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Elisabeth, ni Christine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux & consolent de l'envie. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de Christine, tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les ouvrages de Descartes. En 1647 elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit *le souverain bien*. La plûpart des Princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; & alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente. Il faisoit consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour le remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son traité des passions. En 1649, la Reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockolm; &

2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune; parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins; & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un desir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter des secours d'aucun particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les

mêmes offres : il les remercia, & se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public*. Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes; *mais*, écrivoit-il un jour, *au-lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort*. Il cherchoit la solitude, autant par goût que par systême. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide : *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'est vivre heureux*. Et ces autres de Sénèque : *illi mors*

cellement dans son ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-sensible. Nous avons déja vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint pour plusieurs une école de mathématiques & de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père ; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son père. Je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrétement ;

ment; mais, dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 15 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur, de sa vie. Depuis, il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en

eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eût dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plûpart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu & de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des loix, disoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des loix dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ou-

vrages, parlassent si souvent de *l'infini*, comme s'ils savoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste; les calvinistes, d'être pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique; plusieurs l'accusèrent d'être déiste; & l'honnête Voétius d'être athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, & à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec le plus grand respect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ses méditations métaphysiques & dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transsubstantiation. Dans son séjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisoient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa & communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur & de toute sa famille. Est-ce là un calviniste? Est-ce là un pélagien? Est-ce un déiste, un sceptique, un athée? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres? Jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion, des armes

pour les perdre plus sûrement, & faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine ? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste & religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme & le philosophe, qu'on est bien aise de saisir ; & quand il n'y en auroit pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Page 121. (43) Descartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockolm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime de sa complaisance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins Suédois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang François*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la

consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut ; il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami ; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, ac-

cablé de douleur, envoya aussi-tôt son secrétaire au palais, pour avertir la Reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, & quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami & d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide quarrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'église de Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667, on lui fit un service solemnel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le service, prononcer son oraison funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la

prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine en style lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, & que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de Gens de Lettres.



LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'AUTEUR
DE
L'ÉLOGE DE DESCARTES.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtemps, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de *S. S*.....;

aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux D.......: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes*; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même temps le vôtre. Ah! Monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé! Quel morceau que l'hiſtoire de la perſécution du nommé. *Voet* contre *Deſcartes!* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit Conſeiller de province qui mépriſait le Philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre; & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé

le génie de *Descartes* de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de *Descartes*, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poësie & la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie; c'est M. *D*...., qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira

quelle obligation je vous aurais, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philosophie réunissaient des amis sous le même toît. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.........



ÉLOGE

DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE.

Noſcere provincias, noſci exercitui, diſcere à peritis, ſequi optimos, nihil appetere jactatione.
Imperare poſſet magis quàm vellet.
Tacit.

EN célébrant le Prince que la France regrette, ce n'eſt pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre inſenſible nos regrets & nos louanges ! Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, ſont deſtinés à gouverner, honoreront plus ſa mémoire, que les larmes qne nous pouvons verſer ſur ſa tombe. O vous qui le pleurez, c'eſt là l'hom-

mage qui eſt digne de lui. Je vais rendre compte à la Patrie de ſes travaux, de ſes penſées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuſe. Je ſais qu'enlevé à la fleur de ſon âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat; mais ſa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom eſt encore aujourd'hui ſi célèbre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux; voilà ſa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'Empire ne furent pas inſenſibles à ſa mort; & la plume de Tacite traça ſes vertus à la poſtérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talens, j'aſpire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un Prince qui a paſſé quinze ans à ſe rendre digne de régner, & qui n'eut de deſir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, & dont j'aye à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits, si la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô Prince, ce n'est pas en te louant que je commencerai l'apprentissage de la bassesse & du vice. Tu vécus vertueux, & ton ame dédaigneroit de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce Prince, ceux qu'il nommoit ses amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'est à la nation qui les connoît, à les louer. C'est à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, & la France les pleurera aussi quand ils ne seront plus. Mais vous, ô restes de lui-même, ô gages d'une union tendre & sacrée, jeunes Princes, & vous sur-tout qui

devez ſuccéder à ſon rang, enfant de l'Etat & de la Patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera ſouvent de vous. J'oſerai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oſerai mettre devant vos yeux une grande Nation dont vous êtes l'eſpérance. Déja mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inſpire l'amour de ſon pays. Ah! puiſſiez-vous éprouver bientôt vous-même ce ſentiment ſi doux, préſage du bonheur de nos enfans & de nos neveux! Puiſſiez-vous, Prince, vous accoutumer de bonne-heure à écouter la voix de la Patrie & de la Vérité!

LA naiſſance de LOUIS DAUPHIN parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de LOUIS XIV, à peine échappé des ruines de ſa maiſon, alarmoit l'Etat par une foible ſanté. Une maladie dangereuſe l'avoit preſqu'enlevé aux vœux de la Nation. Le

ſang de ce Duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages paſſés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit & alarmoit nos pères. L'Etat fatigué des longues agitations du règne de LOUIS XIV, ne déſiroit que le repos. C'eſt dans ces circonſtances que naquit LOUIS DAUPHIN DE FRANCE. La naiſſance d'un enfant qui doit régner, eſt un grand événement pour une Nation. Ce moment décide peut-être ſi un peuple entier pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux: & tandis que le peuple qui n'a jamais que la penſée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen ſage & ſenſible lève ſes mains au ciel, & demande à Dieu que cet enfant ſoit juſte.

Le DAUPHIN étoit né pour la vertu; mais il falloit commencer par ſoutenir la plus terrible des épreuves,

celle de son rang. Il étoit Prince, & il le savoit. Dans un âge où l'esprit ne voit aucuns rapports, où l'ame est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale ? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée ? Comment sentir sa foiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande ? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'enfant aux prises avec la nature ; il faudroit lui donner l'éducation des événemens & de la nécessité, le familiariser avec sa foiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudroit sur-tout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, & ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il auroit assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront

que des chimères au plus grand nombre des hommes ; & l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples & les Rois.

La religion avec la probité présidèrent à l'éducation du Prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réservoit la gloire de se créer lui-même ; & dès qu'il se connut, il recommença son éducation. Il se livra d'abord aux charmes de cette littérature, si touchante pour ceux qui la cultivent, si dédaignée par ceux qui ne sentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portoit dans son ame la douce impression de son éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les siècles & tous les pays *. Il apprit à juger les nations

* L'étude des langues, qui est le premier instrument des connoissances humaines, est peut-être plus utile encore aux Princes, qu'aux

dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former son goût. Il admiroit cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de son ame, c'est celui qui fait naître le sentiment, de l'harmonie des sons. La musique, qui chez les anciens faisoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les Princes. Trop portés par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être seroient-ils heureux de n'être pas insensibles à

---

particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pour s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent, pour ainsi-dire, ces nations autour d'eux, & ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles & des peuples; c'est là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, & se guérir des erreurs de leur nation, par le spectacle des erreurs de la terre.

un art, qui en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la dispose à l'attendrissement & à la pitié

Je ne crains pas qu'on reproche au DAUPHIN la connoissance & le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le Prince doit les connoître. Lui seul peut les porter au grand; lui seul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe & de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle, & à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connoissance ne forme dans le Prince qu'une éducation de sentiment & de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples & au devoir des Rois, & qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme qui jusqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses

ſemblables ; il eſt un moment pareil où le jeune Prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ſes Etats, & voit pour la première fois les rapports qui le lient au ſort de vingt millions d'hommes, & qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne & s'enorgueillit peut-être. Bientôt il eſt effrayé. Telle eſt la révolution qui ſe fit dans le DAUPHIN de la France, il y a quinze ans.

Il avoit aſſez de lumières pour ſentir que l'étude du gouvernement avoit beſoin d'un eſprit vigoureux & profond, accoutumé à réflechir & à commander à ſes idées. La penſée, comme un courſier rebelle, réſiſte à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler ſon eſprit, & former l'inſtrument avant de commencer l'ouvrage. Il ſe jetta dans l'étude des livres philoſophiques. D'abord il étudie la logique de ces ſolitaires célèbres, admirateurs,

mirateurs, rivaux & compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, & de passer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art est utile au Prince, qu'on pense qu'un faux raisonnement dans un conseil, a souvent préparé la chûte d'un Etat. Ces secours ne lui suffisoient point. Il s'applique à l'étude des philosophes les plus célèbres. Le père & le créateur de la philosophie moderne lui offre sa Méthode & son Doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination & des sens, & s'assure du caractère de la vérité. Il suit pas à pas dans Loke, la marche & le développement de l'esprit humain. Ces ouvrages faisoient les délices de ce Prince, & l'objet de ses méditations. C'étoit là qu'il mûrissoit son esprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport, qu'on ne croit, entre l'esprit du

philosophe & celui du Prince. Dans tous les deux, l'instrument est le même; l'objet seul des travaux est différent. Tous deux doivent apprendre à généraliser leurs idées, à saisir de grands résultats, à suivre l'enchaînement des effets & des causes. Tous deux doivent se faire des principes qui assurent leur marche, autour desquels ils puissent rassembler les détails, & les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non sur le préjugé, sur des idées passagères & des conventions d'un moment, mais sur l'ordre & les rapports immuables des choses. Tous deux enfin doivent éviter l'esprit de système, qui égare au lieu de guider *. C'est dans les mêmes vues que le

* On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philosophiques ne soit très-utile pour l'esprit d'un jeune Prince. Elle l'étend, le fortifie & l'éclaire.

DAUPHIN avoit étudié l'hiſtoire immenſe de la philoſophie. Ce vaſte tableau des opinions & des erreurs lui apprenoit à connoître l'eſprit humain : il voyoit quelles opinions ont été liées avec les climats, les ſiècles, les gouvernemens, & l'influence qu'elles ont eue ſur le ſort des peuples & des Rois.

Quand il ſe fut, pour ainſi-dire, eſſayé, & qu'il eut développé en lui cette portion de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des objets, il ſe livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le reſte de ſa vie. D'abord il ſe forma pour lui-même un plan raiſonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples & des Rois que depuis que les ſociétés ſont établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir ſouverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui raſſemblant les hommes épars ſur la terre, ont formé de toutes les volon-

tés une ſeule volonté, & de toutes les forces diviſées, une force publique & générale. C'eſt dans ce moment qu'il avoit vu la ſouveraineté élever ſa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée ſur la loi; mais elle paroiſſoit marcher entre le deſpotiſme & l'anarchie; & la loi vigilante, meſurant ſes pas, la tenoit toujours à une égale diſtance de ces deux termes. Le DAUPHIN avoit médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du Souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de ſon ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faiſoit voir ſouvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des loix de la nature, la force érigée en droit, le ſang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la ſervitude autoriſée par des raiſonnemens d'eſclaves, la dignité de la nature

humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ses chefs, & des Ecrivains foibles ou mercénaires, qui assez hardis pour se charger de la cause du genre-humain, la trahissoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il sentoit que la grandeur des Souverains étant d'être justes, c'étoit offenser les Rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'est dans ces vues d'humanité qu'il avoit pesé le droit de la guerre. Je goûte une satisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince destiné à régner sur eux, qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province pût être mise en balance avec la vie d'un homme; & le Prince qui remportoit une victoire injuste, lui paroissoit être autant de fois assassin & meurtrier, qu'il périssoit d'hommes sur le champ de bataille.

L'hiſtoire des Républiques ancien-nes avoit élevé ſon ame par le ſpec-tacle des vertus. Les Etats modernes, malgré le vice & la foibleſſe de leur inſtitution, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête ſur l'hiſtoire de la France. Ses loix & ſa conſtitution, les droits des Rois & ceux des peu-ples, les maux de l'anarchie & les maux du deſpotiſme, la ſource de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'adminiſtra-tion, les orages des guerres civiles, les convulſions du fanatiſme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les ſuites cruelles d'une autorité uſurpée; il cher-che à tout voir & à profiter de tout. Il ſuit avec attention, à travers les différens ſiècles, l'origine, les pro-grès & les changemens de ces corps intermédiaires qui ſont de l'eſſence des monarchies, qui conſervent le dé-pôt des loix, & veillent ſur les formes dont doit être revêtue l'autorité ſou-

veraine. C'étoit dans cette hiſtoire qu'il avoit appris à connoître & à juger ſa nation. Il avoit vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable & généreuſe, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les loix, plus ſenſible à l'opinion qu'à la vertu, auſſi impétueuſe dans ſa foibleſſe que dans ſa force, brillante & légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthouſiaſme, incapable de grands crimes, & peut-être de tout ce qui demande de l'énergie & de la ſuite ou dans le bien ou dans le mal. Il penſoit qu'une telle nation avoit plus beſoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du Prince; qu'en donnant une ame à cette force

impétueuse, on pouvoit vaincre les plus grandes résistances; que le ressort de l'honneur, plus fort que les récompenses & que les peines, pouvoit suppléer à toutes les vertus, & rendre toutes les passions utiles.

L'histoire lui avoit donné la connoissance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des provinces & de l'état actuel du royaume. Le Duc de Bourgogne son aïeul, avide comme lui de s'instruire, avoit demandé des mémoires aux Intendans: mais il ne se trouva qu'un seul homme, ou instruit, ou actif, ou digne de servir la Patrie & le Prince; & l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Instruit par cet exemple, le DAUPHIN désiroit de voyager lui-même dans les provinces. Il sentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de Roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? Quel spectacle y vient intéresser

l'ame? Quels malheureux y réveillent la sensibilité? Quels objets y éclairent & y aggrandissent l'esprit? Du luxe, de l'orgueil & du faste, voilà les leçons des cours. C'est en parcourant les provinces, qu'un fils de Roi deviendroit homme & politique. C'est là qu'il pourroit estimer les forces d'une nation: car la nation n'est point dans les palais; elle est dans les sillons des campagnes, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, sous les toits obscurs de la médiocrité. C'est là que sont les armées & les flottes, les mains qui nourrissent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichissent. Près des cours on ne sent ni la misère ni la dépopulation d'un Etat. A mesure que les campagnes se dépeuplent, la capitale se remplit. L'or, par une pente invincible, y coule sans cesse du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère; & l'indigence, poursuivie par la

honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richeſſe. Mais dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il eſt malheureux, la misère y traîne ſes lambeaux; la pâleur y décèle le beſoin. Dans le ſilence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au Prince, que toute la pompe des palais des Rois. Le DAUPHIN étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages; il aimoit à ſe rappeller ſouvent cette idée; il aimoit à en parler: & lorſqu'il commença à s'affoiblir, lorſqu'il eſpéroit encore, & que la France eſpéroit avec lui, le premier uſage qu'il eût voulu faire de ſa ſanté, ô peuples, eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoiſſances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au devant de celles

qui ne dépendoient que de l'activité de ſon eſprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux peuples eſt fondé ſur les loix. Il veut donc les connoître. Mais le Prince n'a pas beſoin de les étudier comme le Magiſtrat. Celui-ci doit en ſuivre les détails ; l'autre doit en ſaiſir l'enſemble & l'eſprit général. Lorſque le DAUPHIN commença cette grande étude, depuis quelques années paroiſſoit en France ce livre célèbre, où toutes les loix des nations ſont enviſagées ſous tous leurs rapports. Le DAUPHIN l'avoit lu avec la réflexion d'un homme d'Etat. L'obſcurité répandue quelquefois ſur cet ouvrage utile, & profond lors même qu'il ne paroît pas l'être, lui fit déſirer d'entendre & de conſulter l'auteur lui-même. Déja il étoit aſſez inſtruit pour l'admirer ſouvent, & le combattre quelquefois. Il lui propoſa ſes doutes ; & tel fut le ſuccès de ces conférences,

que le DAUPHIN aima toujours & respecta ce grand Homme, lors même qu'il ne pensoit pas comme lui. Ainsi un Roi célèbre du Nord consulta Léibnitz sur la législation; & le philosophe eut la gloire d'éclairer le Prince *.

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les loix, aux loix particulières de la France. Il avoit jetté les yeux sur ce cahos. Il avoit vu presque toutes nos loix politiques & civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier qui établit à la fois la dépendance des choses & celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des sei-

* C'est dans cette occasion qu'on pouvoit appliquer à Monsieur le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même : « que le Prince ne crai» gne pas ces rivaux qu'on appelle les hommes » de mérite ; il est leur égal, dès qu'il les aime.

gneurs, fit des maîtres, & oublia les hommes, composa la puissance souveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés & dépendans, dont la chaîne se relâchoit à mesure qu'elle devenoit plus étendue, espèce d'ar stocratie tumultueuse, & de despotisme divisé, qui avoit la dépendance des monarchies sans l'activité de son principe, & les troubles des républiques sans leur liberté. Du sein de ce gouvernement féodal, le DAUPHIN avoit vu sortir nos loix sur les distinctions des biens, sur celles des personnes, sur les privilèges des rangs, sur les droits des domaines, sur les successions des citoyens, & la foule presqu'innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée sous le fardeau de sa législation; & il désiroit qu'en écartant ce qui est fait pour d'autres siècles ou d'autres mœurs, on mit enfin une juste harmonie entre nos besoins & nos loix.

Dans l'étude des loix criminelles,

il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, & empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique & qui en fait la force, avoient également fixé son attention. Mais il voyoit avec douleur que ce ressort s'affoiblissoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à sa place, jusqu'où pouvoit s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples; & si dans la cour d'un Monarque, en dirigeant utilement la dépendance & l'intérêt, on ne pourroit pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais en remarquant dans son siècle cette pente générale des ames vers la corruption & l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les esprits une se-

cousse heureuse, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque siècle a son esprit & son caractère. Le Prince est sur la hauteur, & sa fonction est d'observer la pente & le cours du torrent. S'il a du génie & une véritable force, il le dévance. Quand la direction est funeste, il se met au devant pour la rompre. Mais s'il est sans vigueur & sans énergie dans l'ame, & qu'il reste derrière sa nation, alors il n'est point fait pour son siècle, & son siècle n'est point fait pour lui. Il perd & laisse échapper une grande époque; le but de la nature est manqué, & l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reste encore suspendu pour des siècles. Le DAUPHIN ne vouloit point que, s'il étoit un jour appellé au trône de la France, il pût se reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il savoit que l'agriculture, le commerce & les fi-

nances ſont les trois grands reſſorts dans les Etats modernes, comme la vertu & l'amour de la Patrie dans les conſtitutions anciennes; & il avoit réſolu de s'inſtruire à fond ſur tous ces objets de l'économie politique. O vous, qui que vous ſoyez ſur la terre, qui êtes deſtinés à régner, apprenez par l'exemple de ce Prince, à vous inſtruire. Le ſtatuaire s'exerce à manier le ciſeau. Le peintre étudie l'art des couleurs, & deſſine les têtes de Raphaël. L'architecte va parmi les ruines antiques meſurer les colonnes, & lever les proportions des palais. Le plus difficile des arts, l'art de régner eſt-il donc le ſeul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans des Etats moins grands, & où les mœurs faiſoient preſque tout, la vertu peut-être ſuffiſoit pour gouverner les hommes. Mais aujourd'hui les Etats ſont de vaſtes machines. Pour en diriger les reſſorts, il faut les connoître. Un ſeul

qui se dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une nation ne soit malheureuse. Un seul édit mal calculé sur les finances, peut porter le désespoir dans vos campagnes, & ôter cent mille bras à la Patrie. Une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports, & repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues ne sont que des fléaux d'un moment : mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle, & préparent le malheur des siècles suivans. Le DAUPHIN étoit frappé de ces vérités, & il regardoit comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connoissances économiques ; il les cherchoit dans les livres, dans les conversations, dans des conférences réglées avec des hommes instruits. Il avoit donné une attention particulière au commerce, qui de tout temps a eu tant d'influence sur les Etats, mais

qui aujourd'hui eſt devenu preſque la baſe de la politique de l'Europe. En effet, depuis que l'or eſt la meſure de tout, depuis que la grandeur des Etats ſe calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, & les canaux qui le portent, ſont devenus le premier objet de l'adminiſtration. C'eſt dans les comptoirs des marchands qu'on ſe diſpute les mers & les champs de batailles. Le DAUPHIN étudioit le commerce en Homme d'Etat. L'agriculture qui en eſt la ſource & la baſe, l'induſtrie qui l'étend en appropriant les productions aux beſoins des peuples, la liberté qui en eſt l'ame, & qui par la confiance l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richeſſes réelles par des richeſſes fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des ſignes, enfin cette balance utile du commerce, qui eſt aujourd'hui celle du pouvoir, & qui eſt

le résultat de l'équilibre entre ce que l'on donne & ce que l'on reçoit; tous ces objets avoient été tour à tour le but de ses méditations & de ses recherches. Il avoit joint à cette étude, celle des finances qui devroient soutenir le commerce, & qui trop souvent le détruisent. S'il est utile à un Prince d'être instruit de cette branche de l'administration, c'est sur-tout dans ces crises violentes où les ressorts de l'Etat sont presque forcés, quand l'Etat créancier & débiteur de lui-même, s'effraye de ses engagemens, quand les remèdes sont presque aussi dangereux que les maux. C'est alors que le Prince a le plus besoin de lumières pour comparer & pour choisir. Témoin de toutes les secousses qui depuis quelques années agitoient l'esprit national sur cet objet, le DAUPHIN suivoit d'un œil attentif tous ces mouvemens, & saisissoit tous les traits de lumière qui sortoient du choc des

ront pour ses enfans l'image de son esprit & de son ame; & même après sa mort, quelque chose de lui sera encore utile à la Patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ses connoissances; & il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un Prince qui n'étoit presque jamais sorti de la cour. On sera étonné d'apprendre qu'il connoissoit la marine, comme s'il eût habité longtemps sur des vaisseaux. Des officiers de mer interdits de l'entendre, se demandoient où il avoit appris le pilotage & l'art de la manœuvre. C'est ainsi que ce Prince avoit embrassé tous les objets de l'administration publique. Au milieu d'une cour, & dans l'âge des passions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en disant que les heures qu'il n'employoit point au travail, lui paroissoient perdues. Nous savons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au sommeil,

ſommeil, & qu'il forçoit la nuit à lui rendre le temps que les bienſéances & les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O peuples! c'étoit vous qui étiez le but de ſes travaux. C'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De ſon cabinet ſolitaire, où ſi ſouvent il médita en ſilence, il parcouroit vos campagnes & vos villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ſes yeux, & le ſoutenoit la nuit au milieu de ſes veilles. Quelle eſt l'ame dure, quel eſt le citoyen inſenſible & glacé, qui, en voyant ainſi un jeune Prince ſe dévouer tout entier au travail pour le bonheur public, ne ſe ſente attendri par la reconnoiſſance & par l'amour?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre & devenir meilleur. Le DAUPHIN le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver aſſez de lumières pour s'inſ-

truire. En effet, nous sommes dans le siècle où les Rois peuvent apprendre & faire de grandes choses. Le temps n'est plus où l'Europe étoit divisée en un certain nombre de gouvernemens gothiques & barbares, fondés sur l'ignorance & sur des coutumes de Sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave ; les Nobles ont cessé d'être tyrans ; le despotisme a chassé l'anarchie ; les mœurs ont affoibli le despotisme ; l'intérêt & les siècles ont amené les lumières ; on connoît mieux les rapports de tout ; on a balancé toutes les constitutions ; on a perfectionné tous les arts ; il s'agit enfin de perfectionner la société : c'est le grand but de la nature ; ce doit être l'ouvrage des Rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, & en dessinent le plan ; mais c'est aux Rois à le construire. Ils ont l'empire de la force ; qu'ils y joignent l'empire du génie : la force alors sera dans chaque état ce qu'elle est dans la

constitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale. Mais pour produire ces grands effets, il faut que les Princes ayent passé la moitié de leur vie à s'instruire, & qu'ils passent le reste à commander. O toi que nous regrettons, ô Prince! tu n'as rien fait pour nous, mais le citoyen sensible n'honorera pas moins ta cendre de ses larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité. Tu as connu tes devoirs; tu les a remplis. Tu as donné au soin pénible de t'instruire, tes plus belles années. Tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes. Tu es quitte envers la nature & la patrie; & c'est à nous à te pleurer.

Il est des Princes dont l'éloge est fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir & d'in-

téresser. Le Prince à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoissances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'est un exemple de plus pour ceux qui doivent régner; c'est un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être est devenue pénible. Ah! si dans le dernier rang même, elle mérite les éloges & le respect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône? Ne soyons point ingrats, & n'oublions pas du moins qu'elle est utile.

Si l'homme a une grandeur réelle, c'est parce qu'il peut perfectionner son ame. L'univers physique obéit en aveugle aux loix qui le dirigent. Les limites invariables des êtres sont posées, & ils ne connoissent pas même la perfection qui leur manque. L'homme seul, en travaillant sur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature; il peut agrandir ses vertus, s'en créer

de nouvelles, & perfectionner ses sentimens, comme ses idées. C'est le devoir de l'homme, c'est sur-tout le devoir du Prince. Né pour commander aux nations, il faudroit que la perfection de son ame suivît les rapports de sa puissance; il doit donc se mesurer sans cesse avec l'étendue de ses devoirs, pour se rendre meilleur. Telle fut (& cet éloge donné à un Prince n'est point une flatterie) telle fut la constante occupation du DAUPHIN pendant les quinze dernières années de sa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même temps qu'il apprenoit l'art des Rois, ou plutôt ces deux arts sont le même. Le premier devoir du Prince est de se commander: le DAUPHIN exerça de bonne heure sur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des passions ardentes, & cette fierté qui dans un particulier peut être voisine de la grandeur, mais qui dans un

jeune Prince devient trop aifément de l'orgueil. Je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes chofes, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, & bleffe l'humanité fans fervir l'Etat. Heureufement il connut bientôt que plus on eft élevé, plus on eft obligé de faire pardonner fon rang; que les hommes refufent par orgueil ce que l'orgueil exige, & que ce n'eft qu'en leur faifant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on eft au deffus d'eux. Son efprit plus développé lui porta dans la fuite les principes de l'égalité des hommes; mais il avoit déja commencé à travailler fortement fur lui-même. Un penchant impétueux le portoit à la colère: ce fentiment qui rendit Alexandre meurtrier de fon ami, & Théodofe affaffin de vingt mille de fes fujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il fut fe vaincre; & telle étoit à la fin la douceur de fes mœurs, qu'il n'avoit plus même le mérite de com-

battre. Je sais que des Princes sont parvenus à se vaincre par vanité. La vanité étoit dans leur ame le contrepoids des passions ; & ils aimoient mieux se tourmenter par des sacrifices, que se déshonorer par des foiblesses. Dans le DAUPHIN ces combats généreux avoient pour principe la vertu même : la vertu, ce sentiment sublime qui nous élève au dessus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions & nos pensées, non sur l'instinct du moment, mais sur un plan invariable & toujours suivi, ce sentiment qui retranche à l'homme tout ce qui est vil, & ne lui laisse d'activité que pour ce qui est grand & juste, étoit profondément gravé dans l'ame de ce Prince. La vertu présidoit à sa pensée ; elle respiroit dans ses discours ; elle étoit devenue la base de son caractère ; & à force de s'y conformer, il ne la sui-

voit plus par principes, mais par besoin. Delà cette estime, ou plutôt ce respect si tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits sur son cœur. Il la respecte dans l'indigence; il va au devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu est malheureuse, disoit-il, c'est le crime des hommes; c'est à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'avilissoit pas au point de la croire inutile au gouvernement des Etats. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyoient qu'il étoit peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portoit de la foiblesse dans les grands intérêts, que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, & que l'intérêt de l'Etat, c'est-à-dire de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité

qu'à des hommes qui fachent au befoin avoir le courage de la honte & l'audace du crime. Le DAUPHIN eût aimé à raffembler autour de lui les hommes vertueux : c'eût été un de fes projets. Quel fpectacle que celui d'un Prince qui du haut du trône donne le fignal à la vertu, & lui crie: fors de l'obfcurité, brife tes fers! Que l'infulte & le mépris ceffent de te pourfuivre; viens te ranger auprès du trône; viens l'honorer, il eft vil fans toi. Que l'humanité foit vengée; qu'à ta voix elle fe raffure; viens, amène avec toi tous ceux qui te connoiffent & qui t'aiment; uniffons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans fe font ligués pour le malheur & pour le crime; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous, qui méritez ce titre, je vous appelle tous, j'implore votre fecours. Ci-

toyens, étrangers même, si vous êtes vertueux, la Patrie vous adopte. En servant l'Etat vous devenez ses enfans. J'aspire à la gloire d'être votre chef. Enchaînons le crime, commandons au hasard, diminuons les maux. Faisons tous ensemble l'essai de ce que peut sur la terre l'autorité unie à la vertu. Croit-on qu'avec de tels sentimens, il regardât les honneurs, le rang ou la naissance comme un droit qui dispense d'être vertueux? Et qu'étoit la Noblesse dans son institution, que l'image & le symbole de la vertu même? Tout a été perdu, dès que ces deux choses ont été séparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice, même accrédité & puissant; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illustre naissance, déshonorent à la fois leurs aïeux & eux-mêmes, avilissent & les honneurs qu'ils ont, & ceux auxquels ils prétendent, insultent à la renommée, &

joignent l'orgueil à la honte. Le DAUPHIN respectoit les titres, mais il jugeoit les personnes; & jamais la bienséance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux sans être juste; & cette qualité est peut-être de toutes, celle qui est la plus nécessaire au Prince. Dans les grandes sociétés les passions tendent sans cesse à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens; c'est un choc continuel de la force contre la force. La Justice rétablit l'équilibre entre les forces qui se combattent. C'est la Justice qui crie à l'homme puissant, tu es esclave de la loi; c'est elle qui dit au riche, le pauvre est ton égal. Si la Justice s'assoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève aussi-tôt ses cent bras; & les chaînes de l'oppression s'étendent. Je ne fais point un mérite au DAUPHIN d'avoir eu la justice dans le cœur; c'étoit son

devoir, puisqu'il étoit Prince. Mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un respect inviolable pour les loix. Comme il les avoit méditées, il avoit appris à les aimer. Delà son éloignement pour les abus du pouvoir. Il pensoit que tout membre de l'Etat ne doit être jugé que par la loi de l'Etat, & que la liberté du citoyen ne peut être sacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même sentiment lui faisoit détester des accusations secrettes, & cette espèce d'hommes aussi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les délations comme le ressort d'un gouvernement foible & corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre d'autre, corrompt les ames en payant l'infâmie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi.

& que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce Prince eût donc désiré d'être juste ; mais, pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraye à la vue d'une espèce de conspiration générale pour plonger les Princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offroient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par foiblesse, des Rois qui ignoroient seuls ce qui étoit su de l'Europe entière, & les cris des peuples gémissans représentés aux pieds des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche par-tout la vérité ; il l'étudie dans les livres ; il l'appelle dans les conversations ; il tâche de la familiariser avec son rang ; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme Prince ; offrez-moi, leur dit-il, la vérité sans détour, si vous m'en croyez digne. Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bon-

heur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes ; & il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoissoit les cours, il savoit que de tout temps il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, se sont fait un système de corrompre, & veulent aller à la fortune par la bassesse. Il avoit donc appris à se défier des hommes. Osons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit soupçonneux : mais ce sentiment qui dans Tibère & Louis XI n'a produit qu'une politique sombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été qu'un instrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop souvent c'est leur rendre justice que de les estimer peu ; mais plaignons encore plus les Princes d'avoir acquis le droit funeste de juger ainsi l'humanité. Dans le DAUPHIN, cette défiance étoit même respectable, parce qu'elle prenoit sa

source dans sa passion pour le bonheur des peuples. Son cœur aimoit véritablement l'Etat. Cet amour, cette vertu si rare qui attache un homme à tout un peuple, devroit peut-être dans les monarchies être encore plus l'ame des Princes que des citoyens. Les Princes ne sont-ils pas les premiers enfans de la Patrie ? N'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? Ne prodigue-t-elle pas pour eux son sang, ses travaux, ses richesses ? Ne sont-ce pas les peuples qui nourrissent le Père de l'Etat, qui travaillent pour le servir, qui meurent pour le défendre ? Ne doit-il pas y avoir entr'eux & lui un commerce touchant de bienfaits, de services & de reconnoissance ? L'ame du Dauphin sentoit vivement ces rapports si doux du Prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la nécessité forçoit d'augmenter le poids des impositions publiques, il eût voulu retrancher sur ses propres

dépenses, pour diminuer le fardeau des citoyens. Il calcule avec une économie sévère, ce qu'il coûte à l'Etat. Il ne veut point permettre que sa pension soit augmentée. « J'aimerois » mieux, dit-il, que cette somme » pût être diminuée sur les tailles ». Tristes habitans des campagnes, vous qui dans les champs de vos pères travaillez toute l'année, pour payer à l'Etat le fruit de votre industrie & de vos peines, le bruit de la mort de ce Prince sans doute est déja parvenu jusqu'à vous. Vous l'avez apprise peut-être, lorsque vous arrosiez quelque sillon de vos sueurs. Ah! que vos ames simples & droites s'attendrissent sur lui! Dites, en vous reposant un moment sur votre charrue: il eût voulu nous rendre heureux. Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos pleurs, dites: hélas! s'il eût vécu, sa main eût voulu les essuyer! Dans vos temples grossiers, aux pieds de

vos autels rustiques, offrez des vœux pour lui, il ne cessoit d'en faire pour vôtre bonheur. Il a porté ce sentiment jusqu'au tombeau; & même en expirant, toujours occupé de vos besoins, il a craint d'être à charge après sa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le sort de la nation, il secouroit du moins tous les infortunés qu'il connoissoit. Une partie de la somme que l'Etat lui paye chaque mois, il la destine à soulager les infortunes secrettes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère & de la honte, craignent d'exposer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui n'ayant de patrimoine que l'honneur, sont menacés de perdre par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'est ainsi qu'en faisant du bien aux particuliers, il se rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaisant, est un droit qu'il faut mériter de la nature: elle

endurcit les ames viles pour les punir, & condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappellerai-je ce jour & cette chasse déplorable, où un hasard qu'il ne put prévoir, amena sous les coups de ce Prince un Ecuyer malheureux? Le DAUPHIN innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un Prince d'un sentiment qui n'est que juste : c'est par de telles louanges que des esclaves corrompent des Rois. Mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné, & par lesquels il semble vouloir le rappeller à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa

résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimoit, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie, tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité profonde d'un cœur vraiment humain, qui sait estimer la vie d'un homme, & sent que toute la puissance des Rois n'est rien pour réparer de tels malheurs *.

---

* Pour faire connoître & le Prince dont nous parlons, & les hommes qui quelquefois environnent les Princes, il est bon de rappeller ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet Ecuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. Monsieur le Dauphin déclara qu'il vouloit servir de père à l'enfant, & commença par le tenir lui-même sur les fonds de baptême avec Madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela étoit contre l'étiquette, & qu'une pareille démarche *n'étoit point d'usage.* A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'est point d'usage non plus, qu'un Officier du Dauphin périsse par la main de son maître.*

Cette humanité, la première des vertus, avoit été développée en lui dans une de ces circonstances qui donnent à l'ame une forte secousse, & y laissent une impression qui ne s'efface plus; c'étoit à Fontenoy; c'étoit dans ce jour si célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avoit vaincu sous les yeux de son Maître. Trois nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus sur la plaine. Le tumulte avoit cessé. Un calme affreux régnoit sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts, des vainqueurs immolés sur des vaincus, des guerriers mutilés, des restes épars, des mourans & des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir; les gémissemens sourds, les cris aigus, le sang, l'horreur, toutes les blessures, tous les genres de mort; quel spectacle pour un jeune Prince élevé & nourri dans le palais des Rois, &

qui sort des fêtes de l'hymen! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparoît; la pitié dans son cœur élève un cri touchant & terrible. Son père attendri, & qui pleure les malheurs des Rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du DAUPHIN coulent; & la Patrie qui l'observe, sent avec transport qu'elle aura un ami dans un Prince. Cette sensibilité étoit encore relevée par son courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit presque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la Maison du Roi, pour aller charger cette colonne terrible; & il avoit fallu retenir un Prince de seize ans, qui ne voyoit que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations. Mais

des divisions nouvelles naissent du sein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâsement en Europe. On s'agite. Les Etats se heurtent. Le Nord est ébranlé. Le Midi répond à ces grands mouvemens. Tout s'arme ; & tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Asie, l'Allemagne est le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles se multiplient, les événemens se succèdent, & la Renommée attentive est occupée à publier les succès & les revers. Parmi ces secousses générales, l'ame du DAUPHIN est agitée ; il porte tout le poids de l'oisiveté des cours ; il voudroit être utile ; il voudroit essayer aussi la fortune, & se faire, une renommée dans l'Europe. Il sollicite l'honneur de commander. Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai rien fait pour les

peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voïoit que tel est le sort des Rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable; qu'un Prince a besoin de la connoître pour ne pas la craindre; & que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disoit-il encore, qu'un homme qui doit régner soit connu: sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avoient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat, n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce Prince Noir si célèbre, mort, comme lui, à la fleur de son âge, & pleuré aussi dans son pays. Il

eût, comme ces deux Princes, joint la sagesse à la valeur; comme eux, il eût allié les grâces à la dignité du commandement; & adoré des troupes, elles eussent fait de grandes choses, autant pour lui peut-être, que pour la Patrie. Tel est le sentiment qu'il leur avoit inspiré dans le camp de Compiegne, où on le vit honorer la dignité du Soldat par toutes les caresses d'un Général, & enchanter l'Officier par ces grâces nobles dont le cœur d'un François sent si bien le prix. O transports! O tendresse! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, & ce charme secret qui va si bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui, Officiers & Soldats, Citoyens, Etrangers, & la Cour & le Peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivresse. On crut revoir des traits de Henri IV. On crut quelquefois l'entendre. Le nom du DAUPHIN étoit dans toutes les bouches. Chaque

le

le bénissoit; & ces plaines de Compiegne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la dernière fois, ne retentissoient que d'acclamations de joie, & de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faste, sans ostentation, aussi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'humilie, simple dans ses discours comme dans ses mœurs, inconnu à ses propres yeux, il ne se doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'estime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? Je n'ai rien fait. Cette ame noble & pure comptoit pour rien ses vertus & quinze ans de travaux pour se rendre utile. Ce sentiment se répandoit sur toute sa personne. Il oublioit qu'il étoit Prince. Le faste, qu'on prend si aisément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui. Il le mépri-

soit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt & rétrécit l'ame, que par un goût naturel de simplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la source des richesses des Princes, il craignoit toujours que ce qui étoit destiné à ses propres besoins, ne fût le pain du laboureur, & l'aliment du pauvre. Il craignoit presque de trouver ce fruit des impositions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que jai dit de l'ame du DAUPHIN, il est aisé de voir que la sensibilité faisoit la base de son caractère. On a demandé si dans un Prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuse qu'utile, & si la raison seule & l'amour général de l'ordre ne suffisoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente & froide peut faire de pareilles questions. Je les plains de raisonner si tristement les devoirs, & de méconoître ce pou-

voir invincible du ſentiment ſur le cœur de l'homme. C'eſt la raiſon qui nous éclaire, mais c'eſt le ſentiment qui nous fait agir. C'eſt lui ſeul qui échauffe l'ame, & lui donne cette activité qui triomphe de tout, & exécute tout. C'eſt lui qui combat les paſſions viles par une paſſion généreuſe & forte. C'eſt lui qui anime le tableau de l'ordre & du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions & des rapports. C'eſt lui qui fait l'enthouſiaſme des grandes choſes. C'eſt lui qui ſaiſit l'ame du Prince; qui la tranſporte au milieu de vingt-millions d'autres ames; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là; qui humecte ſes yeux de toutes les larmes qui ſe répandent; qui le fait friſſonner à tous les gémiſſements; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux; qui porte ſur ſon cœur le contre-coup de tous les maux épars ſur trois cents lieues de pays; qui le

force à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue & le tourmente; qui le récompense ensuite par les transports qu'excite la vue d'un peuple heureux, & multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison! O froide & calculante sagesse! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce sentiment, le principe & l'ame des vertus, n'unit pas seulement le Prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, & plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils & de père. Toutes les vertus sont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira point ceux d'un Roi; & Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le DAUPHIN n'intéresse pas moins sous

ces nouveaux rapports : comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiser. J'aime à revenir sur ces jours de sa jeunesse, où son cœur s'ouvrit pour la première fois au doux sentiment de l'amour, & où il forma aux pieds des autels les premiers nœuds. Son ame ardente & sensible, & à qui la voix de la nature commençoit à parler, se livra à tous les transports d'une première passion; & les charmes de la vertu se mêlant à ceux de l'amour, sa passion même devint pour lui un ressort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ses sentimens & d'étendue à ses idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre: il étoit heureux. Vains songes de la vie! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à sentir, il éprouva les tourmens de la douleur & ceux du déses-

poir. O vous qui deviez le consoler ; qui étiez destinée à le rendre heureux le reste de sa vie, Princesse à qui il fut si cher, & qui le pleurez aujourd'hui avec la France, Ah ! pardonnez si je retrace ici ses premiers sentimens. Rien de ce qui intéresse sa gloire, ne vous est étranger : vous eûtes celle d'effacer en lui des impressions terribles & profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour ; & son ame flétrie sentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans se sont écoulés dans l'enchantement de la société la plus douce ; & la cour a vû dans la maison d'un Prince toute la simplicité des mœurs antiques. Sainte & paisible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux siècles & aux villes où vous ne seriez plus regardée comme le premier bonheur & le plus touchant des spectacles ! Les douceurs de la vie domestique ont pour les ames

faines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître. C'est le premier vœu de la nature ; elle récompense tous ceux qui remplissent ses devoirs. Peut-être même ces devoirs simples & touchans sont-ils plus nécessaires aux Princes, qui n'étant presqu'entourés que de courtisans & de flatteurs, privés des doux plaisirs de la confiance & de l'égalité, assez malheureux pour n'avoir presque rien qu'ils puissent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaisirs de l'ame, charme nécessaire de la vie, sont obligés de se jetter dans les bras de la nature. Le DAUPHIN y cherchoit l'heureux délassement de ses travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le passoit entre une épouse & des sœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient ensemble. Pourquoi ces vertus d'un Prince ne sont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple ?

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale & de son amour si tendre pour celui qu'il adoroit comme père, & respectoit comme Roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faisoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan, ni orateur ; je ne suis qu'interprète de la vérité, & simple historien des pensées de ce Prince. Je le vois au milieu de ses enfans, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs ames encore jeunes, & de développer leurs idées naissantes. Il regardoit comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah ! pensoit-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la Patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'Etat ? Il faut d'abord que j'en fasse des

hommes, pour en faire enſuite des Princes. Chaque vertu que je leur inſpirerai, ſera un bienfait à la Patrie. Chaque négligence feroit un crime contre la nation. Je réponds à la poſtérité & de tout le mal qu'ils peuvent faire, & de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit ſur-tout à leur inſpirer cette tendre humanité qui eſt trop rarement la vertu des cours. Conduiſez mes enfans, diſoit-il, dans la chaumière du payſan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont ſe nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur ſert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un Prince qui n'a jamais verſé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur ſuppléa les cérémonies du baptême, il ſe fit apporter devant eux le régiſtre où

la religion inſcrit les noms des enfans baptiſés. Le nom du fils d'un artiſan précédoit ſur la liſte celui des jeunes Princes. Il le leur montra. Apprenez de-là, leur dit-il, que tous les hommes ſont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ſes enfans lui fuſſent également chers, ſes premiers ſoins étoient pour l'enfant de la Patrie, pour celui que ſa naiſſance appelloit à la fonction pénible & dangereuſe de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune Prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, ſon deſſein étoit de lui donner alors une ſeconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de ſon fils. Ah! dans ces conférences ſecrettes que n'eût-il pas dit à ce jeune Prince! De quel ton il lui auroit parlé de ſes devoirs! Comme il ſe feroit attendri en lui prononçant

les noms de la Patrie & du Peuple ! Comme, à ces noms si doux, il l'eût quelquefois arrosé de ses larmes ! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, suppléez à tout ce qu'un père auroit voulu faire ! C'est à vous qu'il a légué ses sentimens & son ame, pour les transmettre à ce fils. Parlez-lui souvent des exemples de son père. Parlez-lui de ses devoirs. Qu'il en connoisse l'étendue. Montrez-lui la destinée de tout un peuple qui doit dépendre un jour de ses vertus ou de ses vices ; tous les maux qu'il doit prévenir ; tout le bien qu'il doit faire ; l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs ; le respect qu'il doit inspirer pour les loix. Qu'il sache que sa jeunesse n'est point destinée au plaisir, ni au repos ; que sa vie toute entière doit être pénible & laborieuse. Portez dans son ame une terreur utile. Epouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui seront nécess-

faires; sagesse, activité, circonspection, volonté ferme, génie de l'avenir, science du moment, sûreté du coup-d'œil; cette humanité qui met le Prince à la place du sujet; cette économie qui calcule le sang & les larmes; cet empire de soi-même qui fait que l'on résiste à tout ce qui est au dehors; ce noble orgueil de la conscience qui s'indigne des fausses louanges des esclaves; enfin ce despotisme heureux de la vertu qui veut commander seule & sans partage sous l'empire des loix, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans subalternes. Mais en l'effrayant de ses devoirs, ah! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent son occupation la plus douce. Que sa pensée ne puisse se reposer sur eux, sans que son ame n'éprouve une émotion secrette. Qu'au milieu de ses travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, & faire couler quel-

ques larmes de ses yeux. Telles auroient été les intéressantes leçons que le DAUPHIN, s'il eût vécu, auroit données à son fils.

Celui qui aimoit ainsi ses enfans, sa Patrie, son épouse, son père, devoit avoir besoin d'amis. Il en avoit. Ce n'étoit point les amis d'un Prince, c'étoit ceux d'un particulier sensible. Il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la cour. Comme un homme qui marche sur un terrein dangereux, & qui en marchant cherche à assurer ses pas, il observoit long-temps avant que d'aimer: mais son amitié, quand il la donnoit, étoit suivie de la plus douce confiance. Elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ses amis pendant la guerre! Leur absence faisoit éprouver des besoins réels à son cœur. Alors il avoit recours à cet art qui, sans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié, art qui rappro-

che les ames, & communique les sentimens à la plus grande distance. Ses lettres étoient comme sa conversation. Une gaieté douce & familière s'y mêloit à la tendresse naturelle de son cœur. Il avoit ce tour aimable de plaisanterie qui suppose toujours la finesse des idées, tour si agréable quand c'est la nature qui le donne, si ridicule quand c'est la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé sur lui, peut-être auroit-il eu besoin de son rang pour se faire pardonner ses bons mots; mais il se livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, & toute la discrétion d'un Prince.

On ne connoîtroit pas le DAUPHIN, si je ne parlois d'un sentiment qui régloit en lui tous les autres, & qui étoit profondément gravé dans son cœur; c'est la Religion. Je n'entrerai dans aucun détail sur cet important sujet. Il appartient aux Ministres des autels. Déja ils ont fait retentir les

temples, de leurs éloges sacrés. Pour moi je ne suis que l'orateur de la Patrie, & je n'envisage ici le DAUPHIN que comme Prince. C'est sous ce rapport que je regarderai l'esprit de religion, & que je verrai sur-tout en lui un frein puissant qui soumet à des loix, ceux qui par la force sont au dessus des loix. L'esprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas. Il affermit sa morale. Il contre-balance ses passions. Il met un prix à ses vertus. Il place les remords à la suite du crime, & la crainte à côté de la toute-puissance. Il montre un Juge entre les Rois & le Peuple. Il leur fait voir au dessus de leur tête un dépôt terrible, où va se rendre chaque larme qui coule & qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de sang qu'ils ont versée injustement, chaque soupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été insensibles. Il les traîne d'a-

vance à ce tribunal où l'infortune publique élévera sa voix pour les accuser, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous a créés, rends-nous justice, nous avons été malheureux. Il leur offre sur-tout un grand & magnifique modèle. La contemplation du premier Etre élève & agrandit l'ame. Elle la soutient dans des combats dont Dieu est le témoin. Elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah ! si la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que fera donc le Prince qui marche en présence de Dieu ? Celui qui médite l'éternelle Justice, doit être juste. Celui qui pense à la Bonté infinie, deviendra bon. Sans cesse il tendra à se perfectionner lui-même, & à s'approcher de l'Etre qu'il contemple. Sainte & sublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des Rois, ou de ceux qui doivent le devenir ; & pour le bonheur de l'humanité, fais

qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes. Le DAUPHIN étoit profondément rempli de ces idées, & il les regardoit comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un esprit comme le sien, accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé son ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la religion, cette superstition qui la déshonore. Aussi sage qu'instruit, aussi éloigné de la licence qui ôte des chaînes utiles & sacrées, que de la superstition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet Etre suprême exige de l'homme. Il protégeoit les Ministres des autels comme citoyens ; il les respectoit, lorsqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'histoire que, dans certains siècles, il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du sacerdoce & de l'empire lui avoit fait chercher, sans préjugé comme sans foiblesse, les limites des deux

pouvoirs, limites trop souvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatisme. Les maux que ce fanatisme avoit causés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inspiré une juste horreur. Il lisoit avec plaisir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes, & même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Auroit-il donc été lui-même ou persécuteur ou cruel? Auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & veulent tourmenter pour instruire. Ah! dit-il plus d'une fois, ne persécutons point. Ce n'est pas ainsi qu'on éclaire les hommes. Empêchons qu'ils ne fassent du mal, mais sans leur en faire. Peuples, Soldats, Citoyens, voilà le Prince que vous regrettez. Voilà celui qui étoit destiné à vous gouverner un jour. Mais tant de connoissances & de vertus devoient être inutiles à la Patrie. Il devoit

mourir jeune, & avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à son pays. Depuis plusieurs années il portoit dans son sein le germe d'une maladie funeste. Long-temps nous l'avons vu se flétrir & se consumer sous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ses travaux, & il sembloit survivre à ses forces par le desir de nous être utile. L'espérance nous restoit encore; elle disparut à la fin. C'est alors que nous avons vu un spectacle aussi noble que touchant. C'est alors que nous avons connu ce Prince qui, jusqu'à ce moment, l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorsque les autres cessent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit; & le triste flambeau de la mort, seul a répandu la lumière sur sa vie. Pour le louer ici, l'élo-

» vous n'êtes jamais sorti de ce cœur-» là ». Il fait rassembler autour de son lit tous ceux qui par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avoient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir. Il les remercie avec l'affection la plus tendre. Il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-» il, je savois bien que vous m'aviez » toujours aimé ». Mais vous, ô ses amis, vous qui aviez été les confidens de toutes ses pensées, & qui cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, son œil vous cherche, il veut encore une fois se reposer sur vous. Il vous reconnoît, mais son ame attendrie ne peut supporter ce spectacle, & il se détourne en soupirant. Déjà il se sentoit affoiblir. Il veut dire adieu à ses enfans. Il veut les embrasser encore une fois, leur donner la dernière bénédiction & les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne

pouvoir

pouvoir soutenir une scène aussi touchante. Il appelle celui qui est chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvemens de sa tendresse pour ses enfans ; & sa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur & par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les questions qu'il fait encore, sont sur les personnes qu'il aime, & qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui l'épouse à qui il étoit si cher. Son repos, son état l'occupe encore en ce moment. Ah ! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer ? Il ne faut pas que la Patrie ignore, que son souvenir fut aussi mêlé aux derniers momens de ce Prince. Presqu'en mourant, il fit des vœux pour elle ; & ses bras à demi-glacés se soulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainsi est mort ce Prince trop peu connu ; ce Prince qui a été vertueux à la cour ; qui eût été popu-

laire ſur le trône ; qui aimoit ſingulièrement l'Etat & l'humanité ; qui a eu toutes les vertus d'un homme, & qui auroit eu celles d'un Roi ; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empreſſement qui court à la renommée ; dont l'exemple apprend à tous les Princes comme ils doivent vivre, & à tous les hommes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre eſtime, peut-être notre admiration : la poſtérité le louera ſans doute, & la juſtice tardive honorera du moins ſon tombeau.

La mort d'un homme vertueux eſt un malheur pour l'humanité entière : non qu'il puiſſe toujours être fort utile aux hommes ; quelquefois il vit & meurt obſcur ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il orne la terre, & donne plus de dignité à la nature humaine. Ce ſont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre. Mais ſi l'homme vertueux qui meurt étoit un Prince,

s'il est mort à la fleur de son âge, s'il devoit faire un jour le bonheur d'une nation, quelle doit être alors la douleur publique? La mort du DAUPHIN a intéressé la France, & les ennemis même de la France. La cour qui l'a vue de près, en a été consternée. Les vastes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes. On arrache la Famille Royale à un séjour désolé. On fuit : ces palais immenses deviennent déserts, & la mort seule y habite: mais tous les cœurs restent attachés à cet appartement funèbre; ils errent autour de ce lit de mort, & fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'est plus. Quel retour! Presque jusqu'au dernier moment on avoit espéré. On revoit ces chemins par où il avoit passé, où la douce espérance le soutenoit encore. La nouvelle arrive dans Paris: en un instant elle est répandue dans les maisons, dans les places publiques. *Il est mort.*

A ce mot, qui de nous n'a été attendri ? Notre froide indifférence s'est émue. Nos vains plaisirs ont été suspendus. Tous les vrais citoyens ont pleuré. Le riche s'est étonné de se trouver si sensible. Le pauvre a senti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans sa douleur comme dans sa joie, a formé des regrets sincères; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité personnelle pour lui. Les Soldats, en pleurant, ont renversé leurs drapeaux. On a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la Patrie qui y est plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, & plus on a regretté ce Prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil. Le deuil est étendu sur la France; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un Roi qui vient de perdre son fils déja

formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les Princes ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ses bras, le presse contre ses joues mouillées de larmes, & s'écrie plusieurs fois en pleurant : « vous êtes donc mon » successeur ». A ce spectacle personne ne put retenir ses larmes ; & toute la cour, en silence, crut perdre le DAUPHIN une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps ! ainsi, après la mort du célèbre Duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, panché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, & regarder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la Patrie sont fixés, vous qui occupez la place du Prince que nous regrettons, en succédant à son rang, Prince, succédez aussi à ses vertus.

Qu'un si grand exemple ne soit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguste père qui vous dit encore : mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naissance n'est qu'un hasard dangereux, votre enfance n'est qu'un état de foiblesse. A votre âge qu'êtes-vous pour l'humanité ? Qu'êtes-vous pour la Patrie ? Acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs ; vos vertus seules vous donneront l'estime des hommes. On vous rend des respects, mais ils ne sont point encore à vous. Ne vous y trompez pas : on honore en vous le rang qui vous est destiné ; on honore le sang de votre aïeul. Méritez qu'un jour ces respects d'un peuple s'adressent à vous-même. O Prince ! plus avancé en âge, vous entendrez souvent prononcer le nom de votre père. On vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a

chargé d'une dette immense, & qu'une vie entière consacrée à l'Etat, peut à peine acquitter. Croissez pour la Patrie. Croissez pour la rendre heureuse. Ah! si jamais des flatteurs cherchoient à vous corrompre, si l'oubli des devoirs que votre rang vous impose, pouvoit un jour vous égarer, alors puissiez-vous voir la tombe de votre père! Jurez sur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la Patrie, de travailler à son bonheur; ou si jamais ce triste & utile spectacle ne devoit frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ses travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de sa justice & de sa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui ressembler. On vous remettra dans quelques années, ces manuscrits précieux où ses sentimens sont tracés. Vous y trouverez par-tout l'amour du bien public, & le desir du bonheur

des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur, pourriez-vous en soutenir la vue dans ces écrits? Ah! Prince! l'heureuse nécessité d'être vertueux vous environne de toute part. Les éloges même que dicte par-tout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des Orateurs; j'ai osé, comme citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient jusqu'à vous; si l'amour de l'Etat qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; si les vertus du Prince que j'ai loué, font survivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô Prince! puissiez-vous quelquefois le lire; puissiez-vous, en le lisant, vous attendrir, & sur la France, & sur votre auguste père, & ne pas désapprouver le zèle d'un citoyen obscur, mais vrai &

libre, qui ne connoît de langage que la vérité, & de passion, que celle de l'amour de son pays & de ses concitoyens.

Tibi providendum est ne à bonis desideretur.
TACIT.





M. Thomas *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de* M. Hardion, *y vint prendre séance le Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le Discours qui suit.*

Messieurs,

La plûpart de ceux que vos suffrages ont appellés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainsi-dire étrangers. En adoptant ces Hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je suis votre ouvrage, Messieurs.

S'il m'étoit permis un jour d'aſpirer à quelque gloire, c'eſt vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos ſuffrages ont encouragé ma jeuneſſe. Mon cœur, avec plus de tranſport, reconnoît parmi vous, ceux qui m'ont dirigé par leurs conſeils, & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompenſez donc en moi vos propres bienfaits, MESSIEURS; & je reſſemble à ces Soldats Romains qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux Généraux, pour gage de leur valeur, les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois donnés ſur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'impoſent les bienfaits, c'eſt de s'en rendre digne. Mon zèle ſera le garant de ma reconnoiſſance. Aſſocié à vos aſſemblées, MESSIEURS, j'obſerverai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâ-

cherai de rendre mes travaux utiles; car vous penſez que les talens ne ſont rien, s'ils ne ſervent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter ſur cet objet. Je vais conſidérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un ſujet ſi étendu, je ne choiſirai que quelques idées; je parle devant vous, MESSIEURS; & le ſouvenir de tout ce que vous avez fait, ſuppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme eſt éclairé par la raiſon, quand ſes lumières commencent à ſe joindre à ſes forces, & que l'ouvrage de la nature eſt achevé, la Patrie s'en empare; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi? Le Guerrier dit, je te donnerai mon ſang; le Magiſtrat, je défendrai tes loix; le Miniſtre de la Religion, je veillerai ſur tes autels; un peuple nombreux, du milieu des ateliers & des campagnes, crie, je me dévoue à tes

besoins, je te donne mes bras; l'Homme de lettres dit, je consacre ma vie à la vérité, j'oserai te la dire. La vérité est un besoin de l'homme; elle est sur-tout un besoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'est qu'un faux calcul de l'esprit. Il y a un degré de connoissances où le bien seroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter sur elle-même. On a donc établi, on a protégé par-tout une classe d'hommes dont l'état est de jouir en paix de leur pensée, & le devoir de la rendre active pour le bien public; des hommes qui, séparés de la foule, ramassent les lumières des pays & des siècles, & dont les idées doivent, sur tous les grands objets, représenter,

pour ainſi-dire, à la Patrie, les idées de l'eſpèce humaine entière. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle ſuppoſe un ſentiment plus tendre, & la vertu la plus digne de l'homme, le deſir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce citoyen généreux méditant dans ſon cabinet ſolitaire. La Patrie eſt à ſes côtés. La juſtice & l'humanité ſont devant lui. Les images des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ſes yeux. Alors il apperçoit de loin le puiſſant & le riche. Dans ſon obſcurité, il leur envie le privilège qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les ſoulager; je n'ai que ma penſée; ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Auſſi tôt ſes idées ſe préci-

pitent en foule ; & son ame se répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémissent. Il attaque les erreurs, source de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, & qui sont un ressort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, sans élever l'ame, rétrécissent la raison, & asservissent l'esprit humain, pendant des siècles, à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes & froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé; qui ne connoissent que des usages & jamais des principes ; pour qui c'est une raison de plus de faire le mal, lorsqu'il se fait depuis des siècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles ; cette superstition politique qui s'attache invinciblement

à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proſcrit le bien même qui ne s'eſt pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, quelle erreur vous ſéduit? Quoi! vous permettez des découvertes à vos phyſiciens & à vos artiſtes; vous admirez le géomètre qui a démontré les rapports d'une nouvelle courbe, & vous défendriez d'acquérir de nouvelles lumières ſur l'art de vous rendre heureux! Ne voyez-vous pas que tout ſe perfectionne par le temps? le temps ſoulève lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laiſſe échapper une ou deux pour chaque ſiècle. Voulez-vous repouſſer les préſens qu'il fait à l'homme? Les mœurs changent. Les beſoins d'un ſiècle ne ſont pas ceux d'un autre. Oſez donc admettre tout ce qui ſera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui eſt bon, eſt de tous les âges: tout ce qui eſt vrai, eſt éternel.

Tels ſont les ſentimens & les vœux

de l'Homme de lettres citoyen. Tous ceux qui comme lui sont animés du même zèle, travailleront sur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correspondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'État a besoin de l'expérience des siècles : que parmi les gens de lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'histoire, mais qu'ils vous imitent, MESSIEURS ; qu'ils ne se traînent pas sur des événemens stériles ; qu'ils offrent le tableau raisonné des gouvernemens & des nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui sont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaste étendue de faits enchaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une seule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un siècle. La législation occupe l'Homme d'Etat. Quel sera l'Homme de lettres digne de le précéder ou de le suivre ? S'il en est un, qu'il se livre à l'étude des loix. Qu'il y porte cet esprit étendu & libre, qui ne voit rien

par les préjugés, & cherche tout dans la nature, qui s'élève au dessus de tout ce qui est, pour voir tout ce qui doit être; qui dans chaque cause voit les effets, dans chaque partie l'ensemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les loix simples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer surtout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les loix ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera sur la législation, que d'autres creusent les fondemens de la morale, de la politique, de la science du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les sillons & les trésors des Princes, & la grandeur des Peuples. Ainsi les idées se multiplient; & de toutes les lumières dispersées, il se forme une masse générale de lumières. Alors vient l'Homme d'Etat: il descend de la hau-

teur où il eſt placé, & promène ſes regards ſur ce vaſte dépôt des connoiſſances publiques. C'eſt le génie qui éclaire, mais ce ſont les ames fortes qui gouvernent. Le Philoſophe, par ſa vie obſcure, doit mieux juger les choſes que les hommes. L'Homme d'Etat exercé par les événemens, accoutumé à voir les projets ſe choquer contre les paſſions, à ſentir les réſiſtances, à trouver dans la machine politique, des grains de ſable qui arrêtent les mouvemens d'une roue, occupé tantôt de réſultats qu'on ne peut bien voir que d'où il eſt, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point, l'Homme d'Etat ſeul choiſira dans la foule des idées, tout ce qui peut s'appliquer aux beſoins du gouvernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit, MESSIEURS, eſt donc de préparer des matériaux utiles à l'Homme qui gouverne. Il fait plus; en rendant les

peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'est alors que l'empire de la force. Alors il se fait un choc continuel d'un seul contre tous. C'est alors que le sang coule, que les trônes se renversent, que des pouvoirs rivaux s'élèvent. C'est alors le temps des grandes impostures qui trompent les nations & les siècles, des maximes qui arment les peuples contre les Rois, & les Rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des loix, ni les rapports de la nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple insensé & barbare est, à chaque instant, prêt à égorger l'Homme d'Etat qui veut lui être utile, & qui ose lui présenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance! Mais chez un peuple

éclairé, la force du pouvoir n'est pas dans le pouvoir même ; elle est dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la source de l'autorité, & plus on la respecte. On adore dans la loi, la volonté générale. On se soumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier sait qu'en obéissant, il sacrifie une portion de sa liberté pour conserver l'autre ; l'homme avare, que l'impôt qu'il paye est le garant de sa propriété ; l'homme robuste & méchant, qu'il ne seroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ses forces en dépôt dans la masse publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'Etat qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir ; elles adoucissent les mœurs, & ôtent aux ames cette activité inquiète & féroce, qui ose tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Aussi, MESSIEURS, les grands Hommes d'état ont-ils toujours protégé

tégé la philoſophie & les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie, le Citoyen qui contribuoit à étendre les connoiſſances. Mais je ne puis le diſſimuler, MESSIEURS, cet état ſi noble a ſes dangers. La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrâſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public. Le jeune homme vertueux & ſimple, & dont le cœur honnête conſerve encore toutes les illuſions du premier âge, croit imprudemment qu'il eſt toujours permis d'être utile, & ſe livre ſans défiance au doux ſentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inſpire une ardeur généreuſe. Alors l'enthouſiaſme s'empare de ſon ame; ſes idées s'élèvent; ſes expreſſions s'animent; il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, & briſer les barrières qui ſe trouvent ſur ſon paſ-

ſage. Vaine erreur d'un cœur ſéduit! Tout s'arme; les paſſions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit, & ne laiſſe dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le ſentiment triſte & profond de ſon imprudence, & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer ſans fanatiſme, comme ſans foibleſſe. Que ſon langage ſoit donc ſimple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire; qu'elle n'inſulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déjà aſſez de tort d'être la vérité; qu'à force de douceur, elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle ſe défende ſur-tout de cette impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la nature. Rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées. Tout ſe prépare en ſilence. Tout

se mûrit par des progrès insensibles & lents. Ainsi la vérité agit. Jettée au milieu d'un peuple, elle y travaille d'abord en secret. Elle mine sourdement les opinions. Elle se glisse à travers les préjugés. Elle s'insinue comme les eaux qui se filtrent sans être apperçues, & déposent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces idées utiles rassemblées, pourront enfin se produire au grand jour, & seront peut-être la raison commune des peuples. L'autorité seule peut avancer ce moment; l'autorité peut commander au génie, & hâter les lumières. Quoi! l'esprit humain a calculé les mouvemens des cieux! Seroit-il donc plus difficile de calculer tous les mouvemens du corps politique, & d'assigner tout ce qui en retarde, ou en accélère la marche? C'est en travaillant d'après un plan éternel, que la nature produit tous les grands

effets de l'univers physique: il faudroit que l'autorité essayât de même ce que produiroient dans l'ordre moral la philosophie & les lettres, dirigeant leurs travaux sur un plan fixe pendant des siècles. Ce sont les connoissances qui font l'éducation de chaque individu; ce seroit à elles à former l'éducation du genre-humain. Pourquoi borner ses vues à la société qui nous environne? Osons former des vœux pour l'humanité entière. Je vois jusques dans notre Europe civilisée, des traces subsistantes de la barbarie antique; je vois l'Amérique sauvage, l'Asie esclave, l'Afrique barbare, partout le genre-humain avili & malheureux. C'est aux connoissances dirigées par les gouvernemens, à guérir tant de maux; c'est à elles à perfectionner les peuples. O! si de tous les points de l'univers, les hommes réunissoient leurs travaux! si toute la force de l'entendement humain développé, pouvoit être appliquée un jour à ce

grand art des sociétés ! quel spectacle présenteroit alors le globe de la terre ! Les trois parties du monde éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les campagnes fécondes, les déserts peuplés, les gouvernemens sages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre-humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. Telle est l'influence que les connoissances & les lettres dirigées par les Princes pourroient avoir un jour sur le bonheur des hommes. Mais cette idée si consolante n'est peut-être qu'un vain songe. Peut-être que ce grand édifice restera toujours imparfait, parce que le temps qui ne s'arrête pas, détruira toujours un côté, tandis qu'on élevera l'autre. Peut-être même, par une loi éternelle, l'ignorance doit-elle toujours couvrir une partie de la terre; semblable à la mer qui fait lentement

le tour du globe, & qui, à mesure qu'elle se retire & découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens? Si tel est le malheur de l'humanité; si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, MESSIEURS, agissent continuellement sur les mœurs des peuples; le gouvernement qui donne une impulsion générale; les loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt; le commerce, qui mêle les nations & les vices; le climat, force toujours active & toujours cachée; enfin le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les loix ne vont pas, juge la pensée, éternise le bien comme le mal. Mais chez

une nation où le goût des lettres eſt répandu, l'eſprit général de ceux qui l'éclairent, peut, & doit auſſi influer ſur la partie morale.

Il eſt ſur-tout, il eſt un pouvoir qui diſtingue l'homme de génie & le grand Ecrivain, c'eſt celui d'attacher ſon ame à ſes écrits, de peindre ſa penſée avec ces expreſſions animées & brûlantes qui ſont le langage de la perſuaſion & le cri de la vérité. Alors chaque idée qu'il exprime, va frapper avec force les ames qui l'environnent. Le ſentiment qu'il a ſe communiqué; on s'étonne d'adopter d'autres idées, d'autres paſſions, que celles qu'on avoit; dans l'émotion qu'on éprouve, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent; l'ame portée hors d'elle-même ne ſent, ne vit, n'exiſte plus que dans l'ame de l'Ecrivain qui l'anime, & qui lui dicte avec empire tous ſes mouvemens. Quel uſage, MESSIEURS, fera-til d'un

pouvoir si noble ? La vertu le réclame. Elle parle à son cœur. Elle lui dit : ton génie m'appartient. C'est pour moi que la nature te fit ce présent immortel. Etends mon empire sur la terre. Que l'homme coupable ne puisse te lire sans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans son cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux, en te lisant, éprouve un charme secret qui le console. Que Caton prêt à mourir, que Socrate buvant la ciguë te lisent, & pardonnent à l'injustice des hommes.

Docile à cette voix, MESSIEURS, son cœur enflammé tracera tous les devoirs de l'homme, les devoirs tendres d'époux, de père, de fils, les devoirs sublimes de citoyen. Malheur à l'Ecrivain mercénaire qui trahiroit la cause de la Patrie & de l'humanité ! Malheur surtout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils seroient les lâches com-

plices de la corruption de leur siècle. L'amour des loix, la sainteté de la justice, le zèle éclairé dans les magistrats, les dévouemens généreux dans la noblesse, voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi Démosthène troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappelloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chûte de sa Patrie, si en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, MESSIEURS, & par la constitution de l'Etat, l'Homme de lettres n'est point appellé à discuter de grands intérêts en présence des peuples. Il ne parle point aux citoyens assemblés. Il ne peut confier son ame qu'à ses écrits. Il faut donc qu'un but moral anime tous ses ouvrages. Il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raison, & que le

plaisir même paye un tribut à l'utilité publique. C'est par-là, MESSIEURS, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence sur le caractère moral des nations. C'est là que le sentiment se communique par des secousses promptes & rapides, & que les impressions profondes qu'on reçoit, se fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent. Que ceux donc qui, entraînés par leur génie, se consacrent à ce grand art, nous peignent la morale en action; qu'ils nous offrent la vertu mâle & généreuse aux prises avec les passions qui la combattent, & telle qu'un athlète vigoureux, les accablant enfin du poids de sa force; que le crime ne paroisse jamais qu'éperdu devant le remords & fuyant devant lui; que nos larmes de tendresse, que nos cris d'admiration soient pour l'homme de bien échappé au péril, ou vainqueur de lui-même. Elevez, affermissez nos

ames ; rapprochez de notre foiblesse les grandes vertus ; apprenez-nous à préférer la gloire du malheur à un succès coupable, & la mort à la honte.

L'histoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'histoire est trop souvent un appel que la vertu fait à la postérité. L'historien prononce les jugemens de l'univers, non plus de l'univers foible & corrompu, de l'univers esclave, mais de l'univers libre & juste pour qui tout disparoît, hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, son cœur vienne se reposer sur la touchante image des vertus. Ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron; ainsi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des esclaves, il réservoit pour le charme & la consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi parmi vous, MESSIEURS, ceux

qui tranſmettront à la poſtérité les événémens de ce règne, aimeront à s'arrêter ſur l'ame de votre auguſte Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme; ils peindront la ſenſibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puiſſance, l'amitié même ſur le trône. Ils peindront cette bonté qui fait diſparoître la crainte, & invite l'amour; ces détails de bienfaiſance pour tous ceux qui l'entourent, beſoins toujours nouveaux d'un cœur toujours ſenſible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples, dans ces criſes violentes où les Etats ſe heurtent & ſe choquent; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix; un Roi ennemi de cette fauſſe gloire qui ſéduit tous les Rois; dans les guerres néceſſaires, le calcul du ſang des hommes mis à côté des eſpérances & des projets; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur ſur le champ de bataille; dans la paix, l'agriculture

encouragée, le laboureur levant sa tête affoiblie, osant enfin regarder la richesse, & l'or englouti trop long-temps par les artisans du luxe, refluant par le commerce des grains, vers la cabane & les sillons du pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'Homme de lettres citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, MESSIEURS, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprête de la morale & de la vertu ! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable Homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits. On ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages ; & lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son ame ! Heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature !

ſi tous les jours il peut aimer ce qu'il honore ! ſi tous les jours il peut ſerrer dans ſes bras une mère qui répond à ſes careſſes, & dont la vieilleſſe adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus & le ſouvenir attendriſſant des bienfaits ! Dans le monde, ſimple & ſans faſte, auſſi éloigné de la fauſſeté que de la rudeſſe, il parlera aux hommes ſans les flatter, comme ſans les craindre. Il ne ſéparera point le reſpect qu'il doit aux titres, du reſpect que tout homme ſe doit. Il ſait que la dignité des rangs eſt à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame eſt à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle; que la ſeconde élève l'homme à qui tout le reſte manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ſes ennemis il oppoſera le courage & la douceur; à l'envie, le dévelop-

pement de ses talens; à la satire, le silence; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre; & sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les loix. Jouiroit-il de cette indépendance, s'il pouvoit ouvrir son ame au desir de la fortune, & au vil intérêt? Non. L'intérêt & la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, & ton ame n'est plus à toi. Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres. Elle ne pénètre pas dans les solitudes. Elle ne court pas après la vertu. Elle fuit sur-tout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, & le salaire d'un mensonge. Si ton ame est noble, ta fortune est l'honneur; ta fortune est l'estime de ta Patrie, l'amour de ses concitoyens, le bien que tu peux

faire. Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores : tu serois à la fois vil & malheureux, tourmenté & coupable; tu serois trop à plaindre. Que le véritable Homme de lettres est différent, MESSIEURS. Tout ce qui trouble & agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi, les années s'écoulent entre le bonheur & la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux. Il voit le dernier terme sans remords & sans trouble. Il tourne les yeux vers la Patrie dont il se sépare : elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, en ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il

n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, & répand la sérénité sur ses derniers momens. Il meurt, mais il laisse son ame à ses concitoyens; il meurt, mais ses pensées vivent, & feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres même ne seront plus. Telle est, MESSIEURS, telle est la carrière de l'Homme de lettres citoyen. Je vous atteste tous: quoi, en est-il une où la gloire soit plus douce, & laisse au fond d'un cœur honnête, une satisfaction plus touchante & plus pure ?

Ces sentimens sont les vôtres, MESSIEURS; c'étoient ceux de l'Académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la cour, où l'Homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans

vues si sages, MESSIEURS, c'est en même temps pour obéir à des Princesses dignes de s'instruire, que mon Prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages. C'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne; objet intéressant pour le Philosophe même, parce que, sous le voile des allégories & des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi-dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont plusieurs ne sont point encore effacés par les siècles. C'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre-humain, depuis la naissance du monde jusqu'à nous; tableau immense, où tout ce qui a existé se rassemble sous un seul de nos regards; où tous les temps

ſemblent renaître ; où un ſeul homme voit d'un clin d'œil les Etats s'élever, ſe choquer & tomber ; où l'on ne marche qu'au bruit de la chûte des empires. M. HARDION, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, ſe défendit avec ſévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fuſſent que l'expreſſion & jamais la parure de la penſée. Son ſtyle eut la modeſtie de ſa perſonne. Il ſut ſe défendre, & de cette eſpèce de force qui trop ſouvent touche à l'excès ; & de cette rapidité qui, en preſſant trop les objets, les confond ; & de cette fineſſe qui ſupprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres ; & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une penſée, le germe de vingt penſées. Il s'élevoit ſur-tout contre ce luxe de l'eſprit, qui n'aime à jouir de ſes richeſſes, qu'en les prodiguant. Dans ce ſiècle, il eut le courage de la ſimplicité. Il fut ſage, voilà

son caractère ; il voulut être utile, voilà sa gloire.

C'est cette idée d'utilité, MESSIEURS, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'est elle qui présida à votre établissement. Votre institution fut presque une institution politique. Richelieu, après avoir resserré l'Espagne, abaissé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de sa nation que les lumières ; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altière & grande, & qui avoit le besoin de commander aux hommes, sentant que le fardeau de l'Etat échappoit à ses mains affoiblies, fut-elle flattée en secret de l'idée de diriger encore les esprits quand il ne seroit plus. Après lui, c'est le chef de la magistrature qui vous adopte, & qui place les lettres à côté des loix, tout près du sanctuaire de la

Justice. Enfin je vous vois adoptés par le chef suprême de l'Etat, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées; qui, à de grands événemens, mêla toujours un grand caractère; qui, par ses succès, fit la gloire de son pays; qui, par ses revers, fit la sienne: plus grand sans doute, lorsqu'en mourant il avouoit ses fautes, que lorsque ses flatteurs & son siècle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappellent nos devoirs. Un grand homme d'Etat pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'Etat; le souvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres & les loix; le nom des Rois pour protecteurs, que distingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la Patrie.

Si je jette les yeux sur vos fastes, MESSIEURS, je retrouve dans tous

les temps, parmi vous, cet eſprit de vos fondateurs. Je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille, qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur; Boſſuet qui inſtruiſoit les Rois, & qui en étoit digne; Fénélon qui le premier, à la cour, oſa parler des peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célèbre, qui fut votre confrère & votre ami, le légiſlateur des nations, & dont le livre bien médité peut-être, pourroit retarder la chûte des Etats. Au milieu de vous, & dans cette aſſemblée, je trouve le même uſage des mêmes talens; l'hiſtoire qui parle encore aux peuples & aux Rois; la philoſophie tranquille & ſage, qui fait le dénombrement des vérités, & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes paſſions, mis ſur le théâtre, à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs, ou diſcutés avec profondeur,

ou difcutés avec profondeur, ou déguifés fous des fictions riantes; les arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analyfés; le tableau immenfe de la nature tracé; l'art de communiquer la penfée par la parole, perfectionné; l'éloquence aux pieds des autels & dans les tribunaux; les lettres confacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'Etat, à l'éducation des Princes; & fur votre lifte, MESSIEURS, un homme qui, du fond de fa retraite, fera toujours, par fon grand nom, préfent parmi vous, qui le premier a mis fur notre théâtre la morale fenfible, comme Corneille y avoit mis la morale raifonnée, qui n'a employé l'art des Homères que pour combattre la tyrannie & la révolte, & dont prefque tous les ouvrages ne font que le cri d'une ame fenfible & forte qui réclame par-tout pour le bonheur des

hommes, la sûreté des Rois & la tranquillité des Etats.

Attirés par votre gloire, MESSIEURS, les titres viennent se placer parmi vous à côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'Etat & de l'Eglise satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment, à votre tête, l'héritier d'un grand nom, & dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, MESSIEURS, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun des grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux, d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays & sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au-dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu & des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de

ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puiſſe m'honorer à vos yeux, & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier ſerment, MESSIEURS, en entrant dans cette illuſtre Compagnie. Si j'y manque un inſtant, puiſſe ce diſcours que je viens de prononcer devant vous, & qui eſt l'interprète le plus fidèle des ſentimens de mon ame, s'élever contre moi, & m'accuſer aux yeux de mon ſiècle & de la poſtérité.



Réponse de M. le Prince LOUIS DE ROHAN, *Coadjuteur de Strasbourg au Discours de* M. THOMAS.

MONSIEUR,

M. le Comte de CLERMONT devoit, en sa qualité de Directeur, présider à l'assemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de sa santé l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir sa place, & sur-tout d'être l'interprète de ses regrets, & de ses sentimens inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je suis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, & ce sentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux suffrages qui vous ont appellé

parmi nous. Vous venez vous-même d'expoſer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec diſtinction les devoirs de ſon état, on en parle toujours dignement. Une ame ſenſible ſe pénètre des objets vers leſquels ſon goût l'entraîne, & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle ſait les préſenter. Apelle intéreſſoit en parlant de ſon art ; & Cicéron, en faiſant le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent ?

En peignant l'Homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, Monsieur, qu'à exprimer les ſentimens gravés dans votre cœur. Vous vous êtes ſurtout attaché à faire enviſager les lettres ſous leur rapport avec le bien public. Il eſt beau ſans doute d'étendre les lumières de ſon ſiècle, & d'en perfectionner les mœurs ; mais ce rôle intéreſſant & ſublime n'eſt confié qu'à ces hommes rares, pour qui l'Etre ſuprême a réſervé les dons du

génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus universel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, dit l'orateur romain, est propre à tous les temps & à tous les âges. La jeunesse y trouve l'aliment de son activité, la vieillesse l'oubli des biens qu'elle a perdus, & le soulagement des maux qui l'assiègent. Le favori d'Auguste s'arrachoit souvent au tumulte des affaires & aux troubles de la cour, pour venir respirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'Etat envioit dans ces momens le sort de l'Homme de lettres, & le courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le philosophe.

Le sage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de soi-même ; il sait le prix du temps, & l'employe à cultiver en paix les lettres & sa raison. Il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit qui

veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait son étude & sa force. Il s'est formé avec la chaîne de ses pensées, un caractère de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altère. Toujours calme au sein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs sans les craindre, ni les braver; & tandis que tout s'agite, ou se bouleverse autour de lui, son ame tranquille se livre aux douceurs de l'étude, & jouit des consolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, & à la gloire que donnent les lettres, & au bonheur qu'elles assurent. L'Académie, en vous accordant ses suffrages, a voulu récompenser des talens utiles, & couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des applaudissemens mérités, l'heureux talent de la poésie réuni à celui de l'éloquence, l'estime publi-

que, celle des gens de lettres, tout sollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talens, dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus : par l'enthousiasme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aisément les vertus sublimes ; & si elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire : « Il nous a peints » comme s'il eût vécu auprès de nous » & avec nous. Il a parlé de nos tra- » vaux, comme s'il les eût partagés » lui-même. Il nous a jugés comme » nous demandons que la postérité

» nous juge. Notre gloire est devenue » la sienne, puisqu'il a su la célébrer ».

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR, pour nous consoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien estimable que nous regrettons, cultiva les lettres avec succès ; il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la cour, & y inspira le goût de l'étude à d'illustres Princesses qui savent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la culture de l'esprit. M. HARDION porta dans sa conduite la simplicité noble qui fait le caractère de ses écrits. Cette simplicité si louable est peut-être la seule ressource des grands Ecrivains depuis que les rafinemens de l'Art semblent épuisés. Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau que l'accord du naturel & du sublime, de la noblesse & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination

hardie & féconde a caractérisé les premiers essais de votre plume énergique & brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent si précieux que la nature donne, il est vrai, mais qui se perfectionne par la réflexion & par l'étude; je parle de ce goût sage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans son essor, & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vu avec satisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et, dans ce Poëme si désiré, où marchant sur les traces de Virgile & d'Homère, vous avez de grandes passions à mettre aux prises avec de grands obstacles, les ressorts d'une politique sublime à développer & à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre, toutes les finesses de l'art à cacher sous les traits du génie créateur; le Public attend que tout y sera subordonné aux règles du goût, & que la sévère critique y

applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainsi, lorsqu'une plante vigoureuse a jetté avec surabondance ses premières productions, la sève se calme, & l'arbre conservant toujours la même vigueur, ne se couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

FIN.





